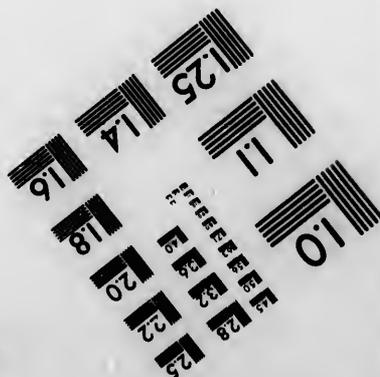
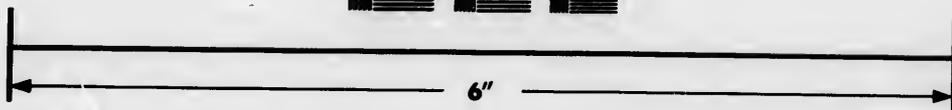
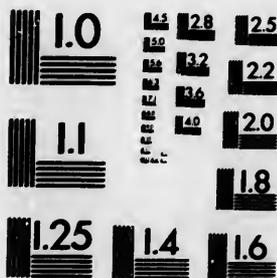


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 1.8
2.0 2.2
2.5

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

10

© 1983

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

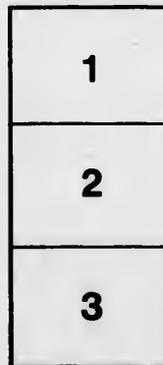
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

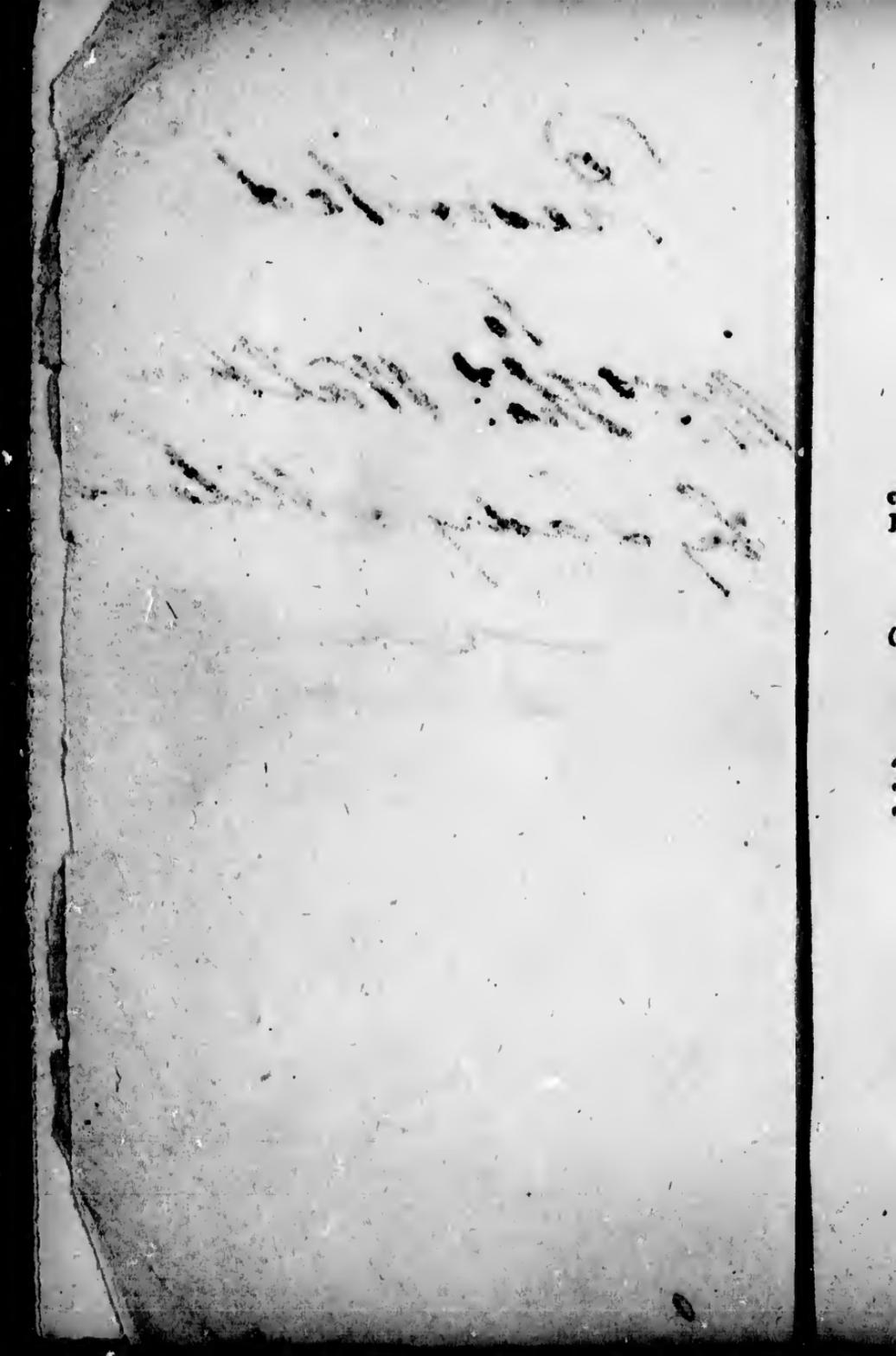
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ails
du
diffier
une
page

rata
)
elure,
à



TRAITÉ

SUR LES
MALADIES DES
Enfans.

Par MICHEL UNDERWOOD, M. D. licencié dans l'art d'accoucher du College Royal des Medecins à Londres.

DEUXIEME PARTIE.

Contenant des Regles générales pour le soin et la conduite des Enfans dès le moment de la naissance.

“ La mere veut que son enfant soit heureux;
“ qu'il le soit dès à présent, en cela elle a raison ;
“ quand elle se trompe sur les moyens, il faut
“ l'éclairer.”

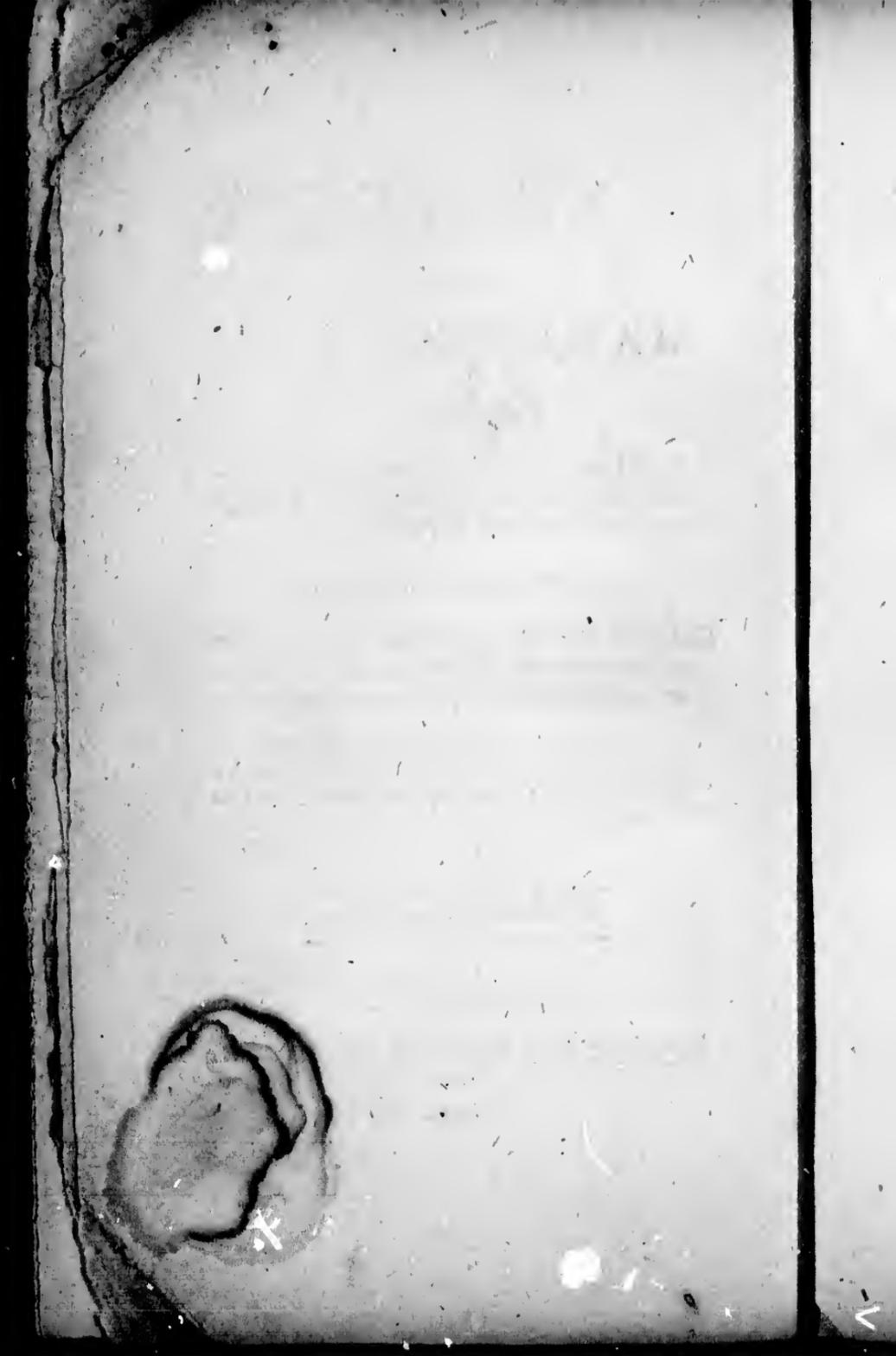
ROUSSEAU.

DEUXIEME EDITION.

QUEBEC:

Imprimé à la Nouvelle Imprimerie.

1803.





L'Utilité reconnue de la Traduction de ce Traité a engagé l'Imprimeur à en donner au Public une seconde Edition, avec la permission de LADY MILNES, aux frais de qui la première a été entreprise, et qui l'a distribuée GRATIS parmi les meres de famille de la Province.

Il prend cette occasion de remercier les Messieurs qui ont bien voulu souscrire pour un nombre d'exemplaires de cette seconde Edition, et qui ne lui laissent, par conséquent, que les avantages de la vente du reste de l'ouvrage : Cependant, il n'a eu d'autre motif, en le réimprimant, que de se rendre utile, et de seconder les intentions de l'Illustre Personne qui, la première, a désiré donner aux femmes Canadiennes, la connoissance d'un Traité dont elles peuvent tirer tant d'avantage, en élevant leurs enfans.

UNDERWOOD

sur les Maladies des Enfans,

CE Traité contient deux parties, dont la première comprend toutes les maladies de l'enfance, qui sont spécialement du ressort du Médecin ; et la seconde des Regles Générales pour le soin et la conduite des enfans, depuis la moment de la naissance, particulièrement à l'égard de l'habillement, l'air, l'exercice et la diete.

On donne ici seulement la traduction de cette seconde partie, traduction qui n'a été entreprise que pour remplir les intentions bienveillantes d'une personne aussi distinguée par ses perfections que par le rang qu'elle occupe, **LADY MILNES**, la digne Epouse de notre Lieutenant Gouverneur. Elle avoit paru désirer faire connoître aux Meres Canadiennes la maniere de soigner les enfans en Angleterre, et les avantages qu'elles pourroient retirer, pour la même fin des directions fournies par ce petit traité

traité ; et le Traducteur a faisi cette occasion, en répondant à ses vues, d'être de quelqu'utilité à ses compatriotes.

On s'est plus attaché à rendre le sens qu'à traduire littéralement cet ouvrage, qui, dans le dernier cas, eut été inintelligible par la différence de l'idiôme et le style particulier de l'Auteur ; et quiconque aura lu l'original conviendra de cette observation. On lui rendra, cependant, la justice qu'il mérite, en convenant qu'il est très bien écrit : et, quant aux vues bienveillantes de l'auteur et à la justesse de ses observations, il est au-dessus de tout éloge.

Ce sera donc avoir rendu service au pays que d'avoir répandu et fait connoître un ouvrage aussi recommandable, et malheureusement presque totalement ignoré.

p

d

L
re
d'
de
pa
ob
ta
d'
de
s'
la

Directions Générales

pour le traitement et la conduite

D E S E N F A N S

dès le moment de leur naissance

LE traitement des Maladies reflêchit certainement beaucoup d'éclat sur la science de la Médecine ; mais cette science n'est pas seulement restreinte à cet objet : car, s'il est plus avantageux de prévenir les maux que d'y porter remède, l'art du Médecin seroit inférieur à tout autre, s'il n'embrassoit seulement que la guérison.

Dans le soin des enfans nais-
B sans

fans, il se rencontre un si grand nombre de moyens de précaution, sujets à la direction du Médecin, et qu'on ne doit pas négliger, que ce petit traité resteroit imparfait, s'il étoit seulement borné à la cure de leurs maladies. Cette seconde partie sera donc consacrée à traiter de ces moyens, ainsi que de certaines indispositions passageres qu'on ne peut proprement ranger parmi les maladies; et on espere que la mere y trouvera toutes les informations désirables, sans être inutilement fatiguée par des détails et des minuties. Sur les matieres importantes l'auteur a cru devoir montrer une fermeté convenable et nécessaire, mais il n'a pas également insisté sur des objets de moindre conséquence, dans ce siecle beaucoup trop délicat, et il

il n'a fixé aucune méthode particulière qui ne put être suivie par la généralité. Si, cependant, on peut montrer de l'opiniâtreté dans une opinion, c'est à l'égard de la nourriture la plus convenable aux enfans naissans ; et il est nécessaire de discuter cette partie avant d'aller plus loin, et de considérer le cas de ces enfans privés du sein de la mere, et qu'il faut élever à la main.

Mais j'embrasserois un sujet beaucoup trop étendu, et qui outrepasseroit les limites que je me suis assignées, si j'allois jusqu'à détailler les inconvéniens résultans de cette méthode d'élever les enfans ; et je me trouve heureux de voir, par des exemples récents, parmi les personnes de rang, que cet examen est moins nécessaire aujourd'hui qu'il ne l'eût été

B

il

il y a quelques années. Il seroit impardonnable, dans un ouvrage de cette espece, de ne pas insister sur l'insuffisance de toute nourriture substituée à l'alaitement; et combien il est convenable que l'enfant reçoive le sein, et préféablement celui de sa mere, lorsque sa santé le permettra. La raison, l'instinct, l'expérience, tout conspire à supporter cette opinion; et quiconque voudra s'en rapporter aux faits, en demeurera bientôt convaincu. La nature indique ce moyen. Toute la partie la plus noble de la création brute est qualifiée pour cet effet, et y obéit par instinct. La race humaine seule, en possession de facultés plus distinguées, douée de la raison, pervertit ces avantages, en évadant les dictées de la nature et inventant des excuses
afin

afin de s'y refuser. Mais combien sont puérides, dans le plus grand nombre d'instances, toutes les raisons alléguées au contraire; et le Docteur *Armstrong* paroît avoir erré d'une maniere singuliere ; car, quoiqu'en apparence il semble plaider pour l'alaitement des enfans, cependant, il abonde en argumens, dans beaucoup trop de cas, en faveur de la cuillere et du biberon. Il étoit peut-être aisé de produire d'aussi bons argumens pour empêcher de manger plus d'une seule fois dans la journée, parceque tant de personnes deviennent malades, en mangeant avec excès. Mais non seulement le lait de la mère est la nourriture la seule naturelle et la plus convenable pour les enfans, mais l'alaitement contribue au rétablissement de la mere, quand même

elle ne seroit pas en état de nourrir son enfant uniquement à son sein, ou de continuer de l'allaiter autant de tems que l'enfant pourroit le requérir.

Malgré mon opinion, fondée sur beaucoup d'expérience, je n'entends pas soutenir qu'une femme soit toujours en état de nourrir, même pendant le premier mois ; mais je suis également convaincu que plusieurs femmes, qui ne s'acquittent pas de ce devoir, en seroient très capables ; et un grand nombre qui en avoient d'abord été découragées, se sont laissées persuader de le tenter après la deuxième ou la troisième couche. Elles ont allaité leurs enfans pendant plusieurs mois ; elles ont joui d'une meilleure santé pendant qu'elles ont nourri que pendant tout autre

tre tems, tandis que leurs enfans profitoient à merveilles.

Ainsi, outre les avantages qu'en retirent les enfans, il en résulte d'autres à la mere, dont quelques uns méritent d'être particulièrement remarqués. Car par ce moyen elle évite, en prenant les précautions nécessaires, les inflammations et suppurations des seins, ce qui est constaté par la rareté de pareils accidens dans l'Hôpital appelé *British Laying in Hospital*, où presque chaque femme nourrit son enfant ; car sous l'autorité du Doct. *Nelson* il paroît que de 4400 femmes qui y ont allaité leurs enfans, quatre seulement ont eu des abcès au sein, encore ces femmes n'avoient presque pas de bouts de sein, où y avoient déjà eu des abcès.

Ces avantages, si on doit y

croire, doivent engager, je me flatte, les Dames du haut rang, à montrer l'exemple, en remplissant le devoir le plus doux et le plus agréable, au moins pendant le premier mois. Mais je dois ajouter que toutes fois qu'elles voudront s'imposer ce devoir pour un tems plus long, elles doivent prendre la résolution de le faire d'une maniere efficace, ou elles feront tort à leurs enfans et perdront tous les avantages et les consolations qu'elles avoient droit d'en attendre, si elles s'en fussent acquittées convenablement. Il est possible que je ne sois point remercié de l'avis que je viens de donner, mais je suis certain d'avoir rempli mon devoir, en le proposant. Cependant, jusqu'à présent, malgré tous ces encouragemens présentés

présentés aux mères, la mode, ce tyran impérieux, a prévalu constamment sur le bon sens et les sentimens naturels de plusieurs, dont l'affection ne peut être suspecte. On fait néanmoins un autre reproche à quelques autres, qui non seulement refusent de nourrir leurs enfans, mais, tandis qu'elles commettent ce soin à une femme étrangère, abandonnent tout autre devoir; visitent à peine la Chambre de leurs enfans et ne surveillent aucunement ceux qui en ont la conduite; de là proviennent tant de fautes dans la nourriture, l'habillement, l'air, &c. fautes qui se font insensiblement glissées dans les maisons, même des personnes dont le rang dans la société devoit procurer à leurs enfans tous les avantages réunis de l'art-

l'art, joint à une attention suivie de la marche de la nature.

Il est une autre considération importante, et qui affecte l'humanité, sur laquelle je ne ferai que toucher, attendu qu'elle tombe plutôt sous la sphère de l'écrivain philosophe que sous celle du Médecin, j'entends le sacrifice que font de pauvres femmes, en abandonnant leurs enfans pour alaiter ceux des autres, d'où résultent de funestes conséquences pour leurs propres enfans, par la privation de leur mere et de son sein, et les mauvais soins qu'ils reçoivent pendant son absence. Rien ne peut compenser pour eux cette perte, ni l'attention d'une autre femme, ni tout ce que l'on peut faire à leur égard dans leur situation critique et abandonnée. Ce qui est

est une source de mal auquel on ne fait pas ordinairement attention, mais qui fait périr un grand nombre d'enfans chaque année ; objet de la plus grande importance au public et aux familles. Il est vrai que les Dames de rang font ordinairement tout ce qui est en leur pouvoir pour arrêter cette conséquence naturelle et fatale ; elles prennent soin de l'enfant ainsi délaissé, et non seulement lui procurent le sein de quelque femme, mais le considèrent comme leur enfant adoptif, de sorte, bien souvent, qu'après l'avoir généreusement préservé dans son enfance, elles lui continuent leur amitié et ne cessent de le protéger pendant sa vie. Une telle charité ajoute certainement beaucoup de lustre au rang ; quoique peut-être les Dames ne
fen

font rien en cela qu'elles n'étoient obligées de faire, suivant l'opinion de plusieurs. Mais il n'est pas au pouvoir de chaque famille d'adopter cette conduite, quoiqu'il me fâche d'ajouter que beaucoup trop, qui n'en n'ont pas les moyens, suivent avec avidité et singent en tout les manières des Grands, et se refusent, encore plus criminellement et avec moins de nécessité, à donner le sein à leurs enfans, abandonnant le tendre devoir qui leur est imposé par la nature.

J'éprouve un chagrin réel de trouver occasion de faire des réflexions aussi désagréables sur quelque partie d'un sexe que je respecte, et sur plusieurs de mes belles et sensibles compatriotes. Cependant, je ne peux m'empêcher de soupçonner que toutes
fois

C'est qu'une telle négligence existe, soit à l'égard de l'alaitement ou la conduite et le soin de leurs enfans, et que le manque de santé n'en est pas la cause, ou quelque autre objection également bonne, on ne peut l'attribuer qu'à la dépravité de l'âge qui pervertit insensiblement le goût, et corrompt le jugement de plusieurs qui auroient le désir de bien faire. Et la dépravité des mœurs, quant elle devient générale, est toujours considérée comme le symptôme le plus marqué d'un état qui s'avance vers sa chute ; et tout ami de son pays doit en désigner les traces autant qu'il est possible, au risque de donner offense, principalement lorsque cette dépravité se montre plus à découvert dans certaines occasions remarquables. *Tacite*, l'Historien Romain, se plaint

plaint de la dégénération de Rome de son tems (quoique cette époque ne fut pas la plus dégénérée) lamentant que dans les tems précédens, les graves Matrones soignoient elles-mêmes leurs enfans, comme étant leur premier devoir, mais actuellement, dit-il, elles les confient aux soins de quelques filles Grecques ou autres domestiques subalternes. Je déclare pourtant, avec beaucoup de satisfaction, qu'il n'y a point lieu dans ce pays à une plainte aussi générale; nous avons des exemples remarquables, et dans le rang le plus élevé, d'une conduite plus noble; nous pouvons même en citer un par-dessus tous les autres, que, s'il étoit copié, sans exception dans la vie domestique, deviendrait la gloire de cet age et un bonheur pour la génération

génération naissante. Puisse-t-il avec le tems être généralement suivi par les classes inférieures ! en attendant je m'occuperai à indiquer, autant que mes observations me le permettent, les moyens les plus efficaces, afin d'exercer cette partie importante du devoir maternel.

Il n'est peut-être pas mal de remarquer, en commençant mes observations, que la nécessité des directions offertes dans ce traité, ainsi que celles présentées par d'autres écrivains sur le traitement et le soin des enfans, ne vient que du faux raisonnement de ceux auxquels la conduite de l'enfance est ordinairement confiée, qui, au lieu d'être guidés par les simples dictées de la nature, ont suivi les règles de l'art, qu'ils ont faussement appliquées, ou les notions extravagantes

extravagantes de la routine ou de la superstition.

Nous voyons que les différentes espèces de la création brute agissent en mille instances d'une manière plus prudente que nous ne le faisons. Etant guidés uniformément par l'instinct, les animaux sont conduits sûrement dans toutes leurs opérations. Plusieurs quadrupèdes, poissons, et même reptiles, semblent connoître ce qui leur est propre dès le moment qu'ils viennent au monde, et ont assez de force pour se le procurer ; ou bien ils sont guidés par la mère qui semble joindre quelque degré de connoissance acquise par l'expérience à l'instinct dont elle est naturellement douée. L'Homme au contraire, qui est fait pour observer, a à peine aucun discernement inné, et consé-

que m men

queimment son enfance s'écoule
sans qu'il puisse s'aider pendant
longtems. sans aucune idée pour
se guider et sans aucune force
pour se conduire. Mais la Mère a
la raison et le jugement en parta-
ge, elle doit juger pour eux, elle
doit leur mettre à la main et à
la bouche tout ce qui leur est
nécessaire. Quand donc la Mère
abandonne le sentier de la sim-
plicité, se fait des regles arbi-
traires, le resultât d'une fausse
science, au lieu d'être celui de
l'expérience, ou qu'elle méprend
la clameur de la mode pour la
voix de la nature, la confusion et
la maladie doivent en être iné-
vitablement les conséquences.
L'Homme réveillé par ces con-
séquences désastreuses doit se hâ-
ter de retourner à la simplicité
de la nature et au résultat de
l'observation, depouillée de tout

préjugé. C'est ce que nous tâcherons d'inculquer dans l'ouvrage que nous avons entrepris, assurés que les parens et les praticiens les plus judicieux, et qui ont eu le plus de succès dans cette partie, applaudiront à notre intention et confirmeront la plûpart de nos observations.

Imaginons d'abord un enfant qui vient de naître, qui sans doute dans cet instant exige notre plus sérieuse attention. On doit observer en premier lieu qu'il ne doit pas être exposé à rien qui puisse trop violemment ou trop subitement affecter ses organes. Sur quoi *Moschion* et *Albinus* ont très à propos conseillé qu'il ne fut point exposé à une grande chaleur, ou à un grand froid, ou à un grand jour ou à aucunes odeurs trop fortes, quelques

q
de
te
le
qu
E
d'
gi
do
pa
pl
me
ce
né
s'e
im
des
les
fur
tan
cou
lais
éloi

ques agréables qu'elles soient à des adultes. L'attention se portera ensuite à le laver et l'habiller et à ces autres petits soins qui conviennent en ce moment. Et le premier lavage est de plus d'importance qu'on ne se l'imagine, étant de ces petites choses dont les écrivains et autres ne parlent presque point, et que plusieurs regardent, même, comme n'étant d'aucune conséquence : mais on ne doit pas toujours négliger des bagatelles, même s'en acquitter négligemment sans impunité. A l'égard des enfans des pauvres et, de ceux nés dans les Hôpitaux, et autres endroits surchargés de monde, l'importance de les laver est encore beaucoup plus grande. La saleté laissée sur la peau étant une cause éloignée de quelques maladies

C

endémiques,

endémiques, souvent dangereuses, qui peuvent être prévenues par le lavage réitéré plusieurs jours et de légères frictions sur la peau. Quelques enfans sont aussi couverts, beaucoup plus que d'autres, d'une matière épaisse et visqueuse, qui tient à la peau et s'en détache difficilement, ce qu'il est nécessaire d'effectuer par une autre raison, celle de faciliter la transpiration qui ne peut jamais se faire aisément, quand la peau est, en aucune manière, dans un état de saleté. C'est donc par cette raison que la nourrice doit vaquer à ce premier devoir de sa charge ; et de quelqu'eau qu'elle se serve pour laver l'enfant, cette eau doit être impregnée de savon, et l'enfant bien frotté, particulièrement sous les aisselles, sous les jarrêts.

J
c
ie
e
u
se
et
fa
de
Il
de
de
dro
les
au
la
ma
tra
ce,
la
l'en
pra

jarrêts et dans les aines, où cette matiere visqueuse est sujette à s'attacher. Pour cet effet, il seroit mieux de ne faire usage d'aucune espee de graisse qui tend à boucher les pores et arrêter la transpiration, ou il faut être au moins très soigneux de bien détacher cette graisse. Il seroit bien, dans la même vue, de répéter le lavage pendant deux ou trois jours, ce qui tendroit probablement à prévenir les rougeurs, les éruptions et autres affections semblables de la peau, ainsi que toutes autres maladies résultantes du défaut de transpiration.

Quelque tems après la naissance, et quelquefois le lendemain, la plûpart des nourrices lavent l'enfant avec de l'eau froide, une pratique très fort recommandée

par le Doct. *Amstrong*, ainsi que par plusieurs autres praticiens. Mais, quoique personne ne soit plus ami que moi de tout ce qui peut fortifier le système, je ne peux que désapprouver cette pratique, que l'on entend substituer au bain froid sans aucune distinction. Les bains froids agissent sur un principe tout-à-fait différent ; et je désirerois que presque tous les enfans nés à Londres fussent baignés trois ou quatre mois après leur naissance, si la saison et autres circonstances le permettoient,* ce qui certainement préviendroit et dissiperoit plusieurs de leurs maladies. Mais, j'ai toujours été étonné de voir un foible enfant, qui n'a

* Il faut que l'enfant ne soit pas resseré, qu'il n'ait aucune fièvre, ou aucunes obstructions internes.

encore

encore que quelques jours, peut-être le rejetton d'une mere délicate, qui n'a pas même la force de l'allaiter, plongé dans l'eau froide jusqu'aux reins et l'estomac, exposé nud pendant plusieurs minutes, peut-être au milieu de l'hyver (quand les enfans sont plus disposés à la maladie que ceux nés en été) et poussant un cri continuel, tandis que la tendre mere s'enfonce sous ses couvertures de lit pour ne pas entendre des gémissemens qui la chagrineroyent. Je regarde cet acte comme étant une cruauté sans utilité, comme est cet ancien usage de faire prendre le bain froid à l'enfant en le plongeant une deuxième ou troisième fois dans une cuve d'eau,* tandis

L'Auteur entend qu'on ne doit plonger l'enfant qu'une seule fois dans l'eau, et le retirer à l'instant.

que ce petit malheureux, la bouche béante, s'efforce de respirer : méthodes qui font naître les crampes, des coliques et tranchées, et une foiblesse dans les extrémités, mais bien rarement une augmentation de force : il n'est sûrement pas mal à propos, en hyver, dans les premiers jours de la naissance, de diminuer la crudité de l'eau, quoiqu'étant froide elle puisse être utile à bien d'autres égards ; et toutes fois que l'on se servira d'eau froide, il sera suffisant, autant qu'il est nécessaire pour la propreté, de laver l'enfant dans les parties qui sont les plus exposées aux écorchures et aux excoriations, l'eau froide étant certainement utile à cet égard. Dans cette vue non seulement les aines et les parties contigües, mais aussi les aisselles, les plis
du

du col et le derriere des oreilles, qui sont fujets à des échauffemens légers, doivent être lavés de tems à autre de la même maniere, et si l'échauffement ne cesse pas, on doit poudrer les parties avec un peu de poudre à cheveux ou de blanc de céruse, ou bien on mêlera un peu de Vitriol blanc avec l'eau, ce qui guérira en peu de tems les excoriations, si elles ne sont pas considérables. Si ces remedes n'avoient pas d'effet, on oindra les parties avec l'onguent rouge dessicatif.* Cependant, lorsque l'estomac est dans un état d'acidité, durant le premier mois, particulièrement quand l'enfant

* Ce remede a réussi en bien des instances, et est mal à propos tombé en désuétude.

rend les selles très vertes, les parties enveloppées par les couches sont affligées d'une excoriation incommode, appelée *intertrigo*, que l'on ne peut guérir par aucune application asséchante, tant que cet état continue. Je n'ai rien trouvé de si efficace, en ce cas, que de couvrir les parties avec cette peau mince que l'on trouve sur le Rognon du Veau, ce qui les adoucit et rafraichit, jusqu'à ce que la cause du mal disparoisse par les absorbans convenables. Il est une affection mixte de cette espece, où ces parties ne sont pas absolument excoriées, mais très dures, très douloureuses et même enflammées. Cette affection semble se conserver par la nature âcre des sécrétions, quoique ces sécrétions n'en soient pas proprement la cause.

cause. Dans ce cas, au lieu de laver les parties avec cette terre argilleuse, appelée *Fuller's earth*, du gruau ou autres mixtions graisseuses, une embrocation d'eau de sureau, avec autant de lait bouillant pour lui procurer une chaleur modérée, est souvent d'une efficacité immédiate. Mais un grand moyen d'empêcher les enfans de s'échauffer, c'est de les tenir toujours secs et nets, † articles d'une si grande importance que j'aurois insisté plus longtems sur ce chapitre, si je n'avois déjà de beaucoup excédé les bornes que je m'étois prescrites. Il me suffit donc de dire qu'il est presque impossible qu'un enfant profite, et même en santé, si on ne fait

† A cette fin on doit recommander aux pauvres gens d'ébouillanter les couches des enfans chaque fois qu'elles sont lavées.

pas soigneusement attention à ces articles, lesquels, ainsi que le manque de nourriture et d'exercice convenable sont peut-être les principaux sur lesquels les enfans des pauvres ont le plus grand desavantage, et qui sont constamment la cause qu'ils deviennent rachitiques et contrefaits.

Je ne ferai que mentionner ici une autre opération inutile, pratiquée par les nourrices. Celle d'exprimer le lait des seins des enfans nouveaux nés. Quelques enfans, un jour ou deux après la naissance, ont les seins extrêmement gonflés, durs et douloureux, contenant une espèce de lait. Les nourrices s'imaginent leur faire grand bien en faisant sortir ce lait. J'ai souvent été choqué de voir une
nourrice

nourrice frottant et même pressant ces seins déjà dans un état d'enflammation, et continuant cette pratique pendant quelques minutes, quoique les cris des enfans expriment suffisamment la douleur qu'on leur fait souffrir. Dans le cas d'enflammation, un cataplasme de lait et de pain est la meilleure application, mais si la partie n'est pas enflammée, elle n'a besoin de rien, à moins que l'on ne veuille frotter cette partie avec un peu d'huile, avec une goutte ou deux d'eau de vie, ou une petite emplâtre de litharge, qui restera sur la partie jusqu'à ce qu'elle tombe d'elle-même.

Ayant considéré ces précautions nécessaires, je continuerai d'offrir quelques remarques sur les erreurs dominantes dans l'habillement des enfans.

Au

Au premier aspect d'un enfant nouveau né, il n'est personne qui ne soit frappée de l'idée de sa foiblesse et de son état de misère ; cependant les méthodes que nous prenons pour le fortifier sont souvent très impropres. L'enfant est foible et tendre dans son enfance, ainsi que tous les êtres qui nous environnent. Jettons les yeux sur la nature entière, depuis le bouton naissant de la fleur printanière ou le tendre feuillage de la sensitive, jusqu'au jeune lion, ou à l'éléphant nouveau né ; ils ont tous le même degré de foiblesse et ne peuvent exister sans quelque support extérieur. Mais ils n'ont besoin que de ce que la nature leur a préparé. Si une graine est jetée sur un sol convenable, elle n'a

besoin

besoin que des éléments qui l'environnent pour assurer sa croissance et sa maturité. Ainsi lorsque le tendre enfant est né de parens sains, et qu'il est venu à terme, il est ordinairement assez fort; la nourriture convenable et le bon soin sont les éléments dont il requiert l'influence; si on les lui procure, il ne lui faut autre chose.

Il est vrai qu'il est très foible, mais doit-il être emmailloté bien ferré, sous l'idée de le soutenir et de lui donner de la force? c'est un amas de tendres vaisseaux dans lesquels doit circuler, sans obstacle, un fluide qui doit se distribuer également par tout son corps. De là nous pouvons concevoir le danger de contraindre et presser une machine aussi délicate, qui, avant sa naissance, nageoit

gepit dans un doux liquide. Mais, indépendamment de cela, l'enfant demande d'être à l'aise et en liberté sous bien d'autres égards. L'état de l'enfance (comme l'observe le Docteur *Gregory*) est impatient de restriction, à cause de cette activité inquiète et turbulante qui accompagne la jeunesse, et lui fait désirer d'être toujours en mouvement, et de voir tout ce qui l'environne en agitation.

Jettons de nouveau les yeux sur les animaux, dont la conduite, pleine de sagacité, fait si souvent honte à la nôtre. Il n'y a pas d'occasion sur laquelle ils ne semblent consulter et faire ce qui est convenable ; et comme le but auquel ils tendent est toujours juste, ils l'accomplissent d'une manière

certaine

certaine, et toujours en tems convenable.

Un oiseau a-t-il dessein de préparer un logement pour ses petits, il est sur de faire choix de la situation la plus propice, soit pour les défendre de tous dangers ou pour obtenir les secours dont ils ont besoin ; s'il est nécessaire de construire un nid de matériaux grossiers, afin d'obtenir plus de solidité, l'intérieur en est cependant garni de duvet. Le jeune nourrisson s'y tient chaud et à l'abri, mais il est parfaitement à son aise.

Je n'ignore pas que depuis plusieurs années, cette très ancienne mode d'emballoter les enfans bien serrés est tombée en désuétude, ce que nous devons probablement, en grande partie, au Docteur Cadogan. Il est aussi certain

certain que depuis vingt ans, la méthode qu'il a recommandée a été en s'améliorant, mais on peut encore la perfectionner ; et si toutes les mères dans le pays étoient parfaitement convaincues de ses avantages, on verroit bientôt les enfans aussi à leur aise le jour de leur Baptême, que lorsqu'ils reposent la nuit dans leur berceau. Et que l'on me permette d'ajouter ici ce que tout praticien moderne a recommandé, savoir, que si on substituoit les cordons aux épingles, les médecins seroient rarement embarrassés de rendre raison des cris subits des enfans et de leurs indispositions. †

La

† Une Dame me raconta dernièrement qu'un de ses enfans, après des cris longs et

u
p
d
d
ga
lu
fu
au
to
ob
ge
d'h
nu
que
ten

et co
dont
raiso
après
bonne
de sa
éping
de la

La nature ne connoit d'autre usage des vêtemens que pour préserver du froid. On ne doit donc envelopper l'enfant que d'une couverture molette et dé-gagée, qui ne pese pas trop sur lui et que l'on pourra orner suivant la fantaisie, sans lui faire aucun mal. Voilà probablement tout ce qui eut été fait, si cet objet eut été abandonné au jugement des parens, mais l'affaire d'habiller un enfant est devenue un secret qu'aucuns autres que des adeptes ne doivent prétendre d'entendre. Cependant
l'enfant

et continuel, tomba dans des convulsions dont son médecin ne put jamais rendre raison, ni n'en reconnut-on la cause qu'après sa mort, lorsqu'en lui ôtant son bonnet, qui n'avoit pas été changé à cause de sa maladie, on découvrit une petite épingle qui étoit enfoncée dans la fontaine de la tête.

l'enfant lui même nous découvre le defavantage et les inconveniens qui en résultent, par le bonheur et le plaisir qu'il exprime aussitôt qu'on le deshabille, et qu'il est doucement frotté. Il n'est que trop vrai que cet art d'habiller les enfans est devenu la cause de tant de tailles déformées, et, ce qui est pire, d'une très mauvaise santé pour tout le restant de leur vie.

Je ne crois pas nécessaire de rien ajouter ici pour recommander la propreté, à moins que ce ne soit pour m'opposer à cette idée commune qu'on affoiblit les enfans nouveaux nés, en les changeant fréquemment de linge, opinion abusive qui n'est fondée ni en raison ni en fait.

L'enfant naissant, étant habillé et ayant reçu les autres petits soins

soi
ha
tel
bie
me
un
j'en
ren
de j
qu'
men
des
fanc
D
nous
d'ob
roiss
d'œi
imp
qui
fasse
de l
d'ore

soins que j'ai recommandés plus haut, s'en trouve ordinairement tellement fatigué qu'il tombe bien vite dans un profond sommeil. Nous le laisserons donc un peu se reposer, tandis que j'enseignerai à la mère les différens devoirs qu'elle doit remplir de jour en jour à son égard, jusqu'à ce qu'il arrive heureusement à cet âge qui le met hors des dangers particuliers à l'enfance.

Dans la poursuite de ce plan, nous rencontrons une variété d'objets, dont plusieurs ne paroissent pas, au premier coup d'œil, d'une conséquence bien importante en eux-mêmes, mais qui méritent pourtant qu'on y fasse une attention sérieuse. Afin de les ranger dans une espece d'ordre, nous les classerons sous

D différens

différens articles, appellés non naturels, tel que l'air, le manger et le boire, le sommeil et les veilles, le mouvement et le repos, la rétention et la sécrétion, et les passions de l'esprit, qui sont particulièrement la cause de bien des maux dans les enfans ; maux qu'on peut souvent prévenir, en y portant une attention sérieuse.

Le premier de ces articles est l'air.

On a traité de l'importance de cet objet en parlant des maladies des enfans : j'observerai ici, d'une manière plus particulière, que l'age, la constitution et la situation de l'enfant, ainsi que la saison, doivent toujours être pris en considération ; parce que ce qui seroit convenable dans une occasion pourroit être très pernicieux dans une autre.

On

On
la
ma
cou
le
leur
m'a
stro
per
pau
plus
assez
teur
lorsq
pou
est
de p
un c
nôtre

• L
ne peu
• warr

On peut dire, en général, que la chaleur est amie des enfans, mais on doit, cependant, les accoutumer par degré à endurer le froid ; ce qui est essentiel à leur santé. Je ne puis donc m'accorder avec le Docteur *Armstrong*, qui croit que les riches perdent moins d'enfans que les pauvres, parce qu'ils sont tenus plus chaudement. Car il a été assez bien dit par un autre Auteur, que la chambre des enfans, lorsqu'elle est trop chaude, est pour eux un vrai cimétière.* Il est certain qu'il faut beaucoup de précaution sur cet objet, dans un climat aussi variable que le nôtre, et qu'il est nécessaire que

* L'Auteur ici se sert d'un adage qui ne peut se traduire littéralement. "*That a warm Nursery fills a cold Church yard.*"

les meres surveillent celles aux soins desquelles elles confient leurs enfans, les nourrices ayant souvent l'indiscrétion de les tenir trop longtems à l'air, ce qui les expose à prendre le rhume, et dégoûte et empêche les meres de les promener aussi souvent qu'elles le feroient. Une autre faute encore plus pernicieuse, mais beaucoup trop commune, commise par les nourrices et les domestiques, c'est de rester avec l'enfant dans les bras dans un courant d'air, ou de s'asseoir et de laisser les enfans en état de marcher, se trainer à une distance sur l'herbe, d'où il résulte qu'on est ensuite obligé de les garder longtems à la maison, et qu'ils ne peuvent plus sortir autant qu'il seroit nécessaire, sans être exposés à un nouveau rhume. Je
puis

puis ici observer qu'ordinairement le premier rhume contracté par les enfans (souvent le premier mois dans la Chambre de l'accouchée) s'annonce par l'enchiffrement du nez, et ne requiert en général qu'un peu de pommade ou pommade divine appliquée aux narines, quand l'enfant est couché dans son berceau, ou à défaut de pommade, un peu de vitriol blanc dissout dans de l'eau rose, dont on humecte souvent le dessus du nez.

On conseillera, afin d'accoutumer les enfans à l'air, de raccourcir leurs vetemens, dès que la saison le permettra. Leur habillement ne doit pas les gêner ; ils peuvent rester sans bas pendant deux ou trois ans, et les garçons jusqu'à ce qu'ils aient des culottes. Quant au changement

dans le vêtement des garçons, il est plus à propos qu'il se fasse au commencement de l'hyver, vu la forme de leurs nouveaux habillemens qui les tient plus chaudement, particulièrement vers la poitrine qui avoit été jusqu'alors découverte; et il seroit étrange de les couvrir d'avantage au commencement de la saison chaude.

Mais quoique j'aie dit que les enfans seroient aussi bien sans bas pendant un tems considérable, je dois remarquer que les circonstances doivent toujours être prises en considération. *Mutatis Mutandis* devroit être le motto non seulement des medecins, mais de la vie ordinaire, et doit nous guider à l'égard de toutes les regles générales. En négligeant cette précaution, dans l'in-
stance

stance présente, quelquefois les enfans souffrent excessivement dans les hyvers trop froids, et sont affligés d'engelures par le défaut d'une couverture suffisante pour leurs membres délicats. J'ai vu un enfant agé de quatre ans, la fille d'un Homme de monde, (qui me pardonnera de le mentionner,) dont les jambes étoient couvertes d'engelures jusqu'aux genoux. Cependant on fut longtems sans venir à bout de persuader à la mère de lui mettre des bas, parceque l'opinion générale étoit qu'il convenoit mieux aux enfans sains et vigoureux de n'en pas avoir.

Le second article, sous le titre de non naturels, concerne la nourriture et le boire des enfans, et mérite d'être traité amplement, vu que je n'ai encore consi-

déré cet objet que du côté de l'avantage qui résulte à l'enfant en lui donnant le sein, toutes fois qu'il est possible de le faire.

D'abord, on remarquera que quoiqu'un enfant doive être nourri par sa propre mère, il ne peut avoir besoin d'aucune nourriture jusqu'au tems où la nature ait amené le lait dans les seins, supposé que l'enfant y soit mis en tems convenable, ce qui doit être sans doute aussitôt qu'elle aura suffisamment reposé, soit par le sommeil ou autrement, pour pouvoir supporter la petite fatigue qu'occasionnera le premier essai qu'elle fera de donner à têter. Cette méthode, cependant, qui n'est pas toujours pratiquée, est la plus naturelle et la plus conforme aux observations faites sur les animaux; qui en bien

bien des occasions sont les meilleurs guides que nous puissions suivre. En mettant l'enfant de bonne heure au sein, particulièrement lorsqu'une femme nourrit pour la première fois, le bout du sein se formera et le lait y viendra graduellement. Par là on prévient beaucoup de douleur à la mere et plusieurs mauvaises conséquences, aussi bien que l'emportement du bout des seins, qui, dans une première couche, cause souvent bien du trouble et de la peine. Mais si cela arrivoit, ou même si un abcès avoit lieu, on y remédieroit plus aisément qu'on pourroit l'imaginer, par un traitement convenable. Si toutes fois la mere est hors d'état d'allaiter, et qu'elle engage une nourrice, il n'y a pas de mal de mettre l'enfant au sein, après lui

avoir donné une dose ou deux de quelque medecine laxative, ou si on l'éleve sans le sein, et qu'on ne puisse aisément l'appaiser, on lui donnera une cuillerée ou deux d'eau de gruau avec un peu de sucre de Lisbonne, ce qui le fera ordinairement dormir : après quoi il pourra recevoir la nourriture qui lui sera la plus propre.

Sur cet article de la nourriture, nous rencontrons d'abord une foule d'absurdités, plusieurs sanctionnées par la coutume et l'autorité. Premièrement, l'épailleur de la nourriture sera le premier objet de mes remarques, car j'ai toujours été surpris que la coutume de bouter de panade les enfans nouveaux nés soit devenue aussi universelle, ou que l'idée soit venue dans l'esprit de la

la mere qu'un aliment aussi chargeant put convenir à son enfant: Il seroit à désirer que la tendre mere et les nourrices bien intentionnées eussent des idées plus justes sur la maniere d'alimenter leurs enfans : qu'elles fussent principalement persuadées que ce n'est pas la quantité mais la qualité de la nourriture qu'elles doivent considérer. Car elles doivent sûrement concevoir que le corps ne se soutient que par l'usage que l'estomac fait des alimens, qui doivent subir un changement par le moyen de la digestion. La digestion rend ces alimens balsamiques et propres à renouveler la masse du sang qui se consume et se dissout à chaque instant. De mauvais alimens, ou lorsqu'ils sont pris en trop grande quantité, ou avant que l'estomac soit débarassé

débarassé de ce qu'il contenoit, occasionnent une mauvaise digestion qui, formant de mauvais jus, affoiblissent au lieu de fortifier, et produisent à la fin des vers, des convulsions, le rachitis, les écrouelles, les fievres lentes et le marasme, ou une consommation générale.

La nature n'a donné du lait qu'aux animaux qui ont l'avantage de pouvoir le tirer du sein de leurs meres. Le lait d'une femme est certainement le moins épais de tous, mais en même tems il est bien plus nourrissant que le pain. Il est vrai que le pain exigeant plus de digestion, restera plus longtems sur l'estomac des enfans et des adultes; et parce qu'il appaise la faim présente, on a conclu qu'il nourrissoit d'avantage, quoilqu'il soit
 bein

bien moins nourrissant que le lait, quand il est seulement mêlé avec de l'eau, comme on le fait trop souvent ; les enfans doivent avoir souvent faim et on doit aussi souvent leur donner une légère nourriture, dont le lait est réellement la plus substantielle que nous connoissons. Et la preuve de cette assertion est qu'il ne reste que très peu sur leur estomac ; c'est pourquoi nous dirons que, quoique le lait ne soit pas la meilleure nourriture pour des personnes employées au travail et au dehors, c'est l'aliment le plus convenable à la vie sédentaire d'un enfant qui ne peut supporter les alimens solides, que l'estomac des adultes est capable de recevoir.

Le Docteur *Armstrong* n'avoit certainement pas fait attention à
cette

cette considération lorsqu'il a parlé si favorablement en faveur de la panade et autres alimens épais dont il commença à faire usage pour ses propres enfans. Mais ils avoient alors 6 à 7 mois et il ne se hazardoit de recommander cette nourriture que sur ce qu'il croyoit qu'elle leur avoit réussi ; mais il est bien différent de donner de pareils alimens à un enfant aussitôt qu'il vient au monde. Car tout ce que l'estomac ne peut digérer doit être considéré comme un poison, qui, lorsqu'il n'est pas rejeté, soit par le vomissement ou les selles, rendra l'enfant malade, lui donnera des coliques et tranchées, et toutes autres affections des boyaux. Le lait est produit des alimens pris par la mere et en est la partie la plus riche. C'est dans son estomac

estomac que ces alimens sont dissous ou digérés, c'est par une combinaison des pouvoirs dans les viscères *chilopoetiques* ou destinés à la digestion, que la partie qui prépare le chyle est animalisée de telle maniere qu'elle se convertit dans une espece de sang blanc, qui, suivant les observations, sert à réparer journellement nos corps. Il est donc apparent, qu'avant qu'un enfant ait acquis suffisamment de force pour convertir les alimens solides dans ce chyle salutaire ou ce sang blanc, la mere, par cette sage substitution dans la nature, a accompli cet ouvrage pour l'enfant qu'elle nourrit.

Avant d'abandonner cet article concernant l'alaitement, je crois devoir citer une instance récente et remarquable qui fera voir

voir combien les enfans peuvent soupirer longtems pour le sein, lorsqu'ils en sont privés au risque même de périr, quand souvent l'on ignore la cause réelle de leurs maladies.

Un enfant très vigoureux fut fevré à l'age de trois mois, sa nourrice se trouvant malade ; mais il cessa de profiter, et il éprouvoit des douleurs de boyaux continuels. Lorsqu'il eut atteint neuf mois, je fus prié de le voir. On m'informa qu'il dormoit très peu, qu'il crioit continuellement, et qu'il vomissoit depuis plusieurs jours presque tous ses aliments ; il étoit devenu rachitique, et avoit l'apparence d'un enfant périssant de faim. On avoit essayé toute espece de nourriture excepté le sein, et il étoit depuis plusieurs
semaines

semaines sous les soins d'un Apoticaire habile. Il avoit en outre un dévoiment continuel, et l'art seul paroissoit l'avoir conservé vivant jusqu'à cette heure.

A la premiere vue de l'enfant, et sur le récit que l'on me fit, je jugeai qu'il ne recevoit point assez de nourriture par les alimens qu'on lui donnoit, et que le mal étoit absolument dans les premiers passages. Mais réduit comme il étoit, je conçus très peu d'espérance du côté de la médecine. C'est pourquoi je donnai comme mon opinion, ou que l'enfant soupiroit encore après le sein, auquel cas je ne doutois nullement qu'il ne le prit si on l'y mettoit, quoique déjà sevré depuis six mois ; ou qu'on devoit le mener incontinent à la Campagne pour y être
nourri

nourri seulement avec du lait d'anesse, et peut-être de tems à autre, avec un peu de bon bouillon.

Sur cette opinion, on procura à l'enfant une nourrice, et il prit le sein dès qu'il lui fut présenté. Après avoir suffisamment tété, il s'endormit profondément, se reveilla sans crier et prit de nouveau le sein. Il me suffira d'ajouter que l'enfant cessa de vomir et d'aller en devoiment, et qu'il revint dès ce moment: Après avoit encore tété huit à neuf mois de plus, il devint à la fin un enfant fort et vigoureux.

Pour retourner à mon sujet, je puis dire avec vérité, et poser comme axiôme, que le lait doit être pendant un certain tems la principale partie de la diete des enfans, soit que ce soit le lait de

de
fu
ne
ro
di
pe
ma
fi
se
tré
po
reu
pu
pa
lui
pa
jou
plu

•
leva
ture
pen

de la mere ou d'autre lait, et qu'il
 fuffit pour la nourriture de dix-
 neuf enfans sur vingt ; je pour-
 rois même dire de quatre vingt
 dixneuf sur cent. On doit ce-
 pendant faire des exceptions,
 mais il périroit moins d'enfans,
 si on n'en faisoit aucune, qu'en
 se jettant absurdement dans l'ex-
 trême contraire. Mais en sup-
 posant qu'un enfant très vigou-
 reux, après le premier mois, ne
 put se contenter du lait et qu'il
 parut toujours affamé, on peut
 lui donner sans doute un peu de
 panade deux ou trois fois par
 jour, mais on ne doit pas aller
 plus loin.* Cependant avant de

* En Italie, Hollande et dans to: le
 levant on donne rarement d'autre nourri-
 ture aux enfans que le lait de la mere,
 pendant la premiere année.

E

donner

donner à un enfant au sein, qui paroît ainsi affamé, une nourriture plus solide, il est nécessaire de considérer la qualité du lait de la nourrice, ainsi que l'état de sa santé, et le lait doit être changé si on en suspecte la bonté. Quand on croit nécessaire de donner de la parade à un enfant, il convient de faire bouillir un morceau du petit pain de six sols avec sa croute, dans une bonne quantité d'eau, jusqu'à ce qu'il devienne bien mou, ce qui le dégagera de quelques-unes de ses qualités tendantes à l'aigreur ; on égoute alors l'eau et on mêle le pain avec un peu de lait que l'on fait bouillir, si l'enfant est jeune ou disposé au devoiment.

Je m'apperçois que j'irois trop loin, en entrant plus avant sur ce sujet : et je ne me suis étendu
aussi

au
pe
Ca
la
ge
tro
qu
don
ché
par
ava
me
per
S
plus
qu
mie
nat
lait
plus
boin
avec
obli

aussi au long que par le désir de persuader les meres, qu'elles ne s'écarteroient jamais du sentier que la nature leur indique, si leur jugement n'étoit malheureusement trompé. Je ne ferai seulement qu'ajouter qu'il ne faut jamais donner à manger aux enfans couchés sur le dos, mais assis debout, parce que dans cette position, ils avaleront plus aisément leurs alimens, et il sera plus facile de s'apercevoir quand ils en auront assez.

Si le lait est la nourriture la plus convenable pour les enfans qu'on élève à la main, la première chose à s'enquérir sera naturellement quel est le meilleur lait, et quel est l'instrument le plus convenable pour les faire boire ? c'est ici que je reconnois avec le plus grand plaisir mes obligations au Docteur Hugh

Smith, pour la machine ingénieuse qu'il a offerte au public, il y a quelques années, dans son traité judicieux sur le traitement des enfans, dans une suite de lettres adressées aux femmes mariées. Le lait qu'il recommande est le lait de vache par préférence à tout autre ; et je réfère le lecteur aux raisons données par le docteur, auxquelles j'en'ai rien à ajouter que ma propre expérience. On devrait ajouter au lait, soit dès le moment de la naissance ou quelques semaines après, mais je crois en général que le plutôt est le meilleur, une petite quantité de gelée faite de corne de cerf rapée, boullie dans l'eau à la consistance d'un bouillon de veau quand il est refroidi. L'idée de cette gelée est raisonnable et doit rendre le lait plus nourrissant

no
tic
di
co
dif
de
ils
qu
pro
me
fen
nou
On
de
gel
pa
ou
roy
de
tit
do
et
me

nourrissant et corriger la disposition qu'il a à s'aigrir. Cette disposition, suivant l'opinion commune, abonde dans le lait des différens animaux, en proportion de la quantité de végétaux dont ils sont nourris. Nous savons que le lait des quadrupèdes est produit des jus végétaux seulement, tandis que le lait de la femme est formé d'un mélange de nourriture animale et végétale. On peut ajouter un peu de sucre de Lisbonne à ce composé de gelée et de lait, si l'enfant n'avoit pas de disposition au devoiment, ou, dans ce cas, un peu de sucre royal ; mais il est toujours mieux de n'y mettre qu'une petite quantité de sucre. Le lait et la gelée doivent être chauffés séparément, et autant à la fois qu'il est seulement nécessaire avant de le mettre

dans le petit pot inventé par le Docteur Smith, qui doit être soigneusement nétoyé et ébouillanté, au moins une fois par jour, ayant soin de rinser soigneusement le gouleron, de crainte que quelque lait aigri ne s'y attache ; et pour cet effet il seroit à propos d'avoir deux de ces pots. On doit bouillir le lait pour les enfans nouveaux nés afin de le rendre moins laxatif, mais quand ils ont quelques mois ou qu'ils sont resserés, le lait n'a besoin que d'être tiédi. S'il vient d'être tiré de la vache ou qu'il soit très riche, on peut y ajouter un peu d'eau, quand l'enfant est bien jeune.

Le buberon, la cuillere et la corne ne sont nullement comparables à ce pot, qui est tellement imaginé qu'en même tems qu'il

plait

plait à l'enfant par sa ressemblance au bout du sein, et parceque le lait vient doucement dans sa bouche, il lui fait éprouver un petit degré de travail pour obtenir la quantité dont il a besoin, ce que la corne ne fait pas ; ce qui fait que la nourriture se mêle convenablement avec la salive. La même fatigue a lieu pour l'enfant quand il est nourri au sein, d'où il arrive que quand il est très jeune il n'est pas si porté à trop têter, au lieu qu'il prend souvent trop de nourriture par le biberon ou la cuillère, dont la nourriture étant douce et agréable ne lui donne que le trouble ou plutôt le plaisir d'avalier. L'enfant est tenté d'en prendre trop à la fois, et la nourrice lui donne souvent deux ou trois pleins biberons, afin d'apaiser les

cris que l'indigestion des premiers peut avoir occasionnés.

L'écrivain auquel nous faisons présentement allusion, ainsi que Mr. Lefevre de Vilbrune, déprecie les avantages du pot, en observant que les enfans peuvent êtres nourris aussi lentement et avec autant de précaution avec la cuillere ; mais le fait est qu'un domestique n'en agira pas ainsi, tandis qu'il a tant de tentations de faire le contraire (au moins je n'en ai jamais rencontré qui fissent autrement) et même les enfans ne le souffriront pas, mais ils feront des cris continuels au lieu d'être tranquilles en recevant leur nourriture, quoique l'espérance de l'appaiser soit toujours le seul motif qui engage la nourrice à lui donner à manger. Mais quand un enfant tire lentement son

son lait du pot dont nous avons parlé, et qu'il est employé tout le tems à cet ouvrage, il se trouve agréablement occupé, de la même maniere que s'il étoit au sein de sa mere.

Ce pot est construit dans la forme d'un *Argyle* ou saucier avec un long tuyeau qui s'éleve du fond. Ce tuyeau est percé de petits trous à l'extrêmité et couvert d'un morceau de velin ou de parchemin qui, étant laché un peu au dessus du tuyeau, est doux et agréable à la bouche de l'enfant, et je puis dire que l'enfant n'en fait aucune différence d'avec le bout du sein, comme j'en ai été le témoin.

Cette maniere de procurer la nourriture aux enfans leur est non seulement agréable, mais est très avantageuse aux nourrices, en ce

que a nourriture est également à la main pendant la nuit aussi bien que le jour, parcequ'on peut la tenir toujours chaude au moyen d'une lampe ou même dans le lit. La seule objection que j'y aye entendu faire, par ceux qui en ont fait l'expérience, est celle que je regarde comme une de ses meilleures qualités, savoir que les enfans ainsi nourris sont toujours affamés, c'est-à-dire, qu'ils font ce que la nature veut qu'ils soient. La petite quantité d'alimens qu'ils prennent à la fois ne pesant pas sur leur estomac, et étant aussi aisément digérés que le lait de la mere, ils ont besoin plus souvent d'une nouvelle provision.

Dans un ouvrage comme celui-ci, il est ordinaire de désigner les tems les plus convenables pour faire

faire manger un enfant que l'on élève à la main, et combien de fois il est nécessaire de le faire. Mais j'observerai que l'on ne peut donner aucunes regles précises à cette occasion et que l'on ne doit pas s'en prescrire, puisqu'aucunes ne seroient suffisantes pour être appliquées aux différens cas. Je me trouve heureux de n'être point embarrassé dans cette instance, quoique tant d'auteurs aient différé d'opinion sur ce sujet d'une maniere très étrange. Je dirai qu'à l'égard des enfans qui ne courent pas le risque de recevoir trop de nourriture d'une seule fois, tels que ceux qui sont élevés avec le pot dont j'ai parlé, on peut leur en laisser prendre aussi souvent qu'ils le feroient, s'ils étoient allaités par la mere ; mais quant à ceux qui vivent sur des
aliments

aliments épais, et qui sont élevés à la cuillère, il faut en agir autrement, car ils sont toujours en danger de recevoir trop de nourriture ; abus sur lequel on ne sauroit trop péser.

Je ne ferai mention que d'une objection populaire au plan que je recommande ici. Cette objection vient du grand nombre de beaux enfans que nous voyons tous les jours, qui ont été élevés à la main depuis la naissance, et qui ont été nourris avec de la panade et autres alimens épais, tandis que nous voyons par tout quelqu'uns de ceux à qui on n'a pas donné une pareille nourriture, foibles et délicats jusqu'à ce qu'ils parviennent à l'age d'un an ou deux. Il est inutile d'observer que cette objection milite également contre ceux qui sont élevés

élevés au sein, quoique ce soit la nourriture que la nature leur a désignée : il suffira de dire qu'il n'y a que les enfans d'une forte constitution que l'on peut élever de quelque maniere que ce soit et qui peuvent digérer toute sorte d'alimens, mais que des enfans foibles, que l'on ne peut préserver que par l'attention la plus scrupuleuse à leur nourriture, seroient bientôt précipités au tombeau, si on leur refusoit cette nourriture salutaire.

Ceci me fait ressouvenir de l'observation d'un ami très judicieux du Nord de l'Angleterre, qui me surprit beaucoup, attendu que je ne lui avois entendu faire auparavant que des observations toujours pleines de justesse et de raison. Voyant un jour, à Londres, un nombre de beaux enfans, il
me

me dit en souriant, qu'il n'y avoit pas dans cette ville autant de ces enfans mourans et dépéris qu'on en rencontroit journellement dans la campagne, et qu'il avoit eu occasion de réitérer cette remarque dans ses différens voyages. Il me parut que mon ami devoit nécessairement se tromper, et en conséquence je lui témoignai ma surprise d'une telle remarque de sa part. Il fit alors disparoitre mon étonnement, en insistant sur le fait, mais en me donnant la solution naturelle de ce problême. Il n'y a, dit-il, que des enfans sains et vigoureux qui puissent passer à Londres l'age de deux ou trois ans. Les plus foibles succombent avant ce tems par le manque de bon air ou d'exercice suffisant ; au lieu que dans la campagne les enfans les moins vigoureux

vigoureux étant forcés de respirer l'air pur et salubre, soit en se traînant ou assis à la porte pres- que toute la journée, échappent à la fatalité de l'air épais de Londres, ou de ses chambres chaudes, et survivent aux époques critiques de l'enfance ; plusieurs sont, il est vrai, foibles et noués jusqu'à ce qu'ils vieillissent assez pour endurer un exercice plus sévère, ce qui suffit pour les remettre.

Il n'y a point de doute qu'il n'y ait des exceptions à faire à cette manière de nourrir les enfans, quoique j'en connoisse encore très peu, et qu'elle soit, en général, aussi naturelle que salubre. On rencontrera certainement des instances d'enfans bien constitués qui requierent une diete plus substantielle et plus solide

solide. L'état des boyaux dans d'autres exigera une plus grande variété d'alimens et d'une espece qui doit être donnée d'une maniere différente de celle indiquée ici, ainsi que je l'ai déjà remarqué dans mon premier traité ; en conséquence je ferai une observation ou deux concernant les alimens épais, premierement, que dans les familles où les enfans sont élevés à la cuillere, je crois avoir rencontré un plus grand nombre d'enfans bien nourris avec le pain de six sols bouilli dans l'eau à la consistance d'une gelée*, qu'avec aucune autre espece

* L'auteur entend que le pain ainsi préparé doit être mêlé ensuite avec du lait au tems seulement où on va faire manger l'enfant, ayant soin de ne pas mettre plus de lait qu'il n'en faut pour une fois, parce qu'étant

qu'é
cette
rema
est fa
conf
le pa

espece de breuvage. J'ai aussi appris de ces familles qu'il est cependant souvent nécessaire de changer leur nourriture, ce qui est indiqué par le goût ou la répugnance que l'enfant montre pour les alimens qu'on lui présente, et par leurs effets sur ses boyaux. Ces changemens consistent dans les différentes especes de panades ou autres substances farineuses, mêlées ordinairement avec le lait, ou dans la substitution du bouillon, pour quelques jours, à la place de ces alimens.

Lorsque les enfans sont élevés sans le sein, et qu'ils ont quatre

qu'étant sujet à s'aigrir, ce qui reste de cette panade doit être jetté. Il faut remarquer que le pain dont parle l'auteur est fait avec de la lie de Biere, et est en conséquence moins sujet à s'aigrir que le pain fait avec le levain.

ou cinq mois, on peut, sans doute, s'il sont bien portant et vigoureux, leur donner des alimens d'une espece plus épaisse : attendu que les pouvoirs digestifs ayant alors plus de force, ils sont capables d'extraire une bonne nourriture de ces alimens ; quoiqu'un pareil changement soit moins nécessaire pour les enfans qui têtent, ou au moins qu'ils ne l'exigent pas sitôt, parce que le lait de la mere est plus nourrissant que tout autre. La premiere addition de cette espece, toutes fois cependant qu'elle est nécessaire, doit être le bouillon,† et si on y mele un peu de pain battu

† Le jus du bœuf ou du mouton, quand il n'est pas trop rôti et sans graisse, melé avec une quantité suffisante d'eau, est un bouillon sain, naturel et nourrissant.

en forme de panade, ce sera pour l'enfant un changement agréable et salutaire, qui le préparera à d'autres alimens plus solides. Comme ce bouillon ne doit leur être donné qu'une ou deux fois par jour, on peut aussi leur donner un peu de pain et de lait, chaque matin et soir, suivant leurs forces et les circonstances. Aussitôt que l'enfant a une couple de dents, une croute de pain l'amusera en le nourrissant, en même tems qu'il aide à faire percer les autres et à faire passer une quantité de salive, sécrétion trop précieuse pour être perdue, quand les pouvoirs digestifs vont être de plus en plus employés. A mesure que l'enfant croit en âge on peut ajouter au bouillon des poudings légers faits de pain, de semolina, de tapioca ou de ris,

F

ou

en

ou de l'orchis ou salep, bouilli dans du lait et autres choses semblables. Mais il est contre la nature de nourrir un enfant avec du veau, des poulets et d'autres viandes, avant qu'il ait assez de dents pour macher, de quelque maniere qu'on prépare ces viandes dans nos cuisines, et ces alimens ne peuvent convenir qu'à des enfans qui, par la force de leur constitution, ont moins besoin de toute l'assistance de l'art. C'est par degré seulement que l'on conduit les enfans à cette nourriture qui cependant, à une certaine période, leur est aussi nécessaire qu'une diete légère à un age moins avancé: Il est vrai que l'erreur de quelques parens leur fait suivre un chemin contraire, en élevant leurs enfans trop longtems sur une diete trop fluide

fl
d
le
s'
m
fo
ag
ci
leu
co
leu
pe
vé
ge
ble
un
tag
Ce
dig

†
qui
œuf

fluide et trop peu substantielle, d'où il arrive que leur ventre et leurs articulations grossissent et s'étendent, et que lesos des extrémités inférieures deviennent trop foibles pour les supporter, dans un age où ils besoin de plus d'exercice qu'il n'est possible alors de leur procurer. Quand les enfans commencent à marcher, on peut leur donner une fois le jour un peu de viande légère et quelques végétaux, avec des blancs mangers, poudings et autres semblables préparations de lait ; † même un peu de vin rouge qui est avantageux à plusieurs constitutions. Cela aidra non seulement la digestion et obviara en grande

† L'Auteur ajoute "*Whitepot Custards*" qui répondent à ce que nous appellons œufs au lait.

mesure à la disposition aux vers, mais en renforçant la constitution, rendra aussi les enfans moins sujets aux nouëures dans l'age où ils s'y sont le plus disposés. Mais les enfans, d'un autre côté, deviennent les victimes de l'usage des alimens indigestes qu'on leur donne avant d'avoir atteint six mois, étant emportés par les vomissemens, les dévoiemens et les convulsions. Si on veut donc les préserver à cette époque la plus critique de l'enfance, on ne fau- roit trop faire d'attention à leur nourriture.

Avant de finir sur ce sujet, peut-être le plus important de tous à l'égard des enfans, je di- rai quelle est la diete la plus con- venable dans les maladies aux- quelles ils sont le plus sujets. Après les idées dans la premiere partie

partie de cet ouvrage, il ne me reste seulement qu'à observer à ceux qui ne sont pas connoissans dans les maladies, que pour un enfant malade, il est essentiellement nécessaire que la diete soit la plus légère que possible, quelque soit son indisposition. Si une fièvre l'accompagnoit, l'enfant requerra encore moins de nourriture, mais beaucoup de boire, qui sera préparé de maniere à soutenir l'enfant et peut être donné froid en été. Ce boire sera de l'eau d'orge, de l'eau pannée, ou s'il a aussi le dévoiment, de l'eau de ris ou une boisson composée de raclures de corne de cerf, avec un peu de fleur sechée au four. Dans cette derniere maladie, où il est nécessaire de plus de nourriture pour soutenir l'enfant, de la fleur
sechée

sechée au four † mêlée avec du lait bouilli est admirablement calculée comme diète convenable, et en même tems comme médecine, et cette farine peut être préservée bonne pendant un tems considérable, si on la tient dans un endroit sec. La nourriture indiquée par le Docteur Smith, pour la même maladie, est également convenable et offre un peu de variété. Il prescrit une cuillerée à soupe de ris pilé, qui sera bouilli avec un peu de canelle dans une demie pinte d'eau, jus-

† Vous prenez de la fleur que vous mettez dans un pot de grais bien couvert ; vous le mettez au four, ayant soin de le retirer à plusieurs reprises, pour remuer la farine, afin qu'elle ne se forme pas en mottions, mais qu'elle cuise également ; la fleur préparée de cette maniere peut se conserver pour aucun tems quelconque.

qu'à

qu'à ce que l'eau soit consommée ; il y ajoute une pinte de lait et fait mitonner le tout pendant cinq minutes ; après quoi on l'égoute avec un tamis fin et on le met au gout de l'enfant au moyen d'un peu de sucre. De cette maniere, ou mêlé simplement avec la farine sechée au four, le lait peut généralement convenir, même quand les boyaux sont relachés, et si c'est le cas, il est extrêmement nourrissant. Si par hazard il venoit à ne pas convenir, à cause de l'acidité dans les premiers passages, on doit essayer de bon bouillon de bœuf, que l'on épaissira avec de la farine sechée au four, ce qui fait un aliment très agréable, en même tems qu'il n'a aucune qualité acide.

Il se peut que les écrivains se

soient beaucoup plus étendus sur le sujet de l'acidité qu'ils n'auroient dû le faire ; et on peut soupçonner que l'on n'a pas toujours fait attention aux circonstances particulieres des enfans qui y sont tous extrêmement disposés. L'acidité est probablement plutôt l'effet que la cause premiere de leurs maladies, quoiqu'il n'y ait pas de doute que ces maladies ne soient ensuite aggravées par un acide abondant, ou plutôt parceque cet acide devient dangereux par son âcreté, quand par accident il se trouve confiné dans les premiers passages. Cependant la nature a désigné pour nourriture aux enfans des alimens qui ont une qualité acide ; et cette qualité ne peut leur être injurieuse que dans le cas où leur corps est dans un état de

maladie, et la digestion interrompue par une cause quelconque.* Il est cependant vrai que dans les adultes qui vivent sur une diète différentes, les mêmes maladies n'auront pas les mêmes caractères, et que chacune aura rapport aux différentes qualités de leurs alimens : ainsi ne doit-on pas s'étonner si les indispositions des enfans sont accompagnées de vents et autres symptômes d'acidité, qui sont les moins nuisibles chez les adultes, et qui d'ailleurs, dans les enfans, sont aisément corrigés.

Quand ces derniers sont donc troublés par les vents, il n'est pas

* La cause est presque toujours une trop grande quantité de nourriture ou une diète chargeante et indigeste, ce qui est l'occasion la plus fréquente des aigreurs qu'aucune autre chose.

mal de mêler de tems à autre à leur nourriture quelques graines carminatives ou des eaux distillées de graines, comme du fenouil doux ou graines de cardamone pulvérisées. L'eau distillée connue sous le nom de *Dill-Water* † est ce que je recommande ordinairement ; et cette eau étant un liquide est toujours à la main, de maniere à pouvoir être mise dans la nourriture des enfans sans aucune perte de tems.

Cependant les enfans deviennent moins sujets aux vents et aux acidités nuisibles en prenant de la croissance, et quand leur estomac acquiert plus de force. Mais dans les cas où ces accidents continueroient malgré tout, on

† *Anathum graveolens semen de Linnæus,*

leur

donnera un peu de poudre fine de fleurs de Camomille mêlée dans de l'eau avec un peu de Gingembre ; et le tout étant donné chaud fortifiera l'estomac et les boyaux, et les rendra moins disposés à l'acidité. Un exercice proportionné à leur age et à leur force est aussi un grand préservatif et un remede dans de semblables accidents, et particulièrement en faisant rendre des vents aux enfans après qu'ils ont tété ou mangé. On peut, comme toutes les nourrices le savent, procurer cet exercice aux enfans, en les levant debout et les frappant doucement sur le dos, ou frottant leur estomac, avant de les endormir.

J'ajouterai seulement que quand l'enfant rend fréquemment le lait caillé, on mettra dans le lait un peu de poudre d'écailles d'huitres

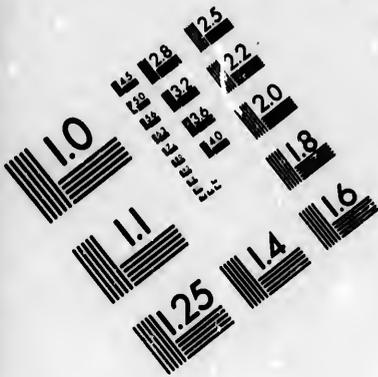
préparée, ou bien une très petite quantité de savon d'amende ou de sel commun§ qui n'en gatera point le gout, et empêchera que ce changement ne se fasse trop tôt dans l'estomac.

Je finirai ce chapitre par quelques observations sur les nourrices et le sevrage des enfans.

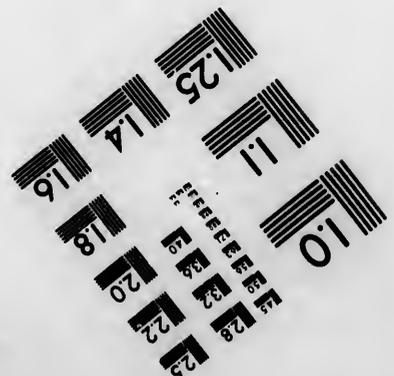
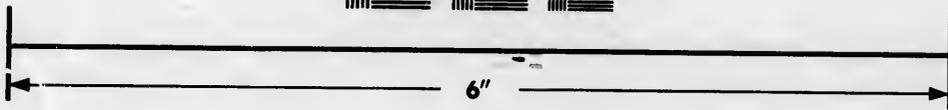
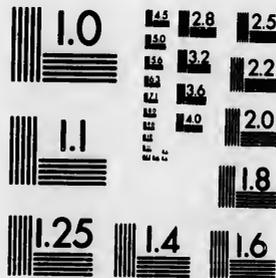
Le premier point et certainement le plus essentiel dans une nourrice est que son lait soit bon ; c'est pourquoi il est nécessaire qu'elle soit jeune et qu'elle jouisse

§ On s'imagine que le sel dispose au scorbut. Ce préjugé est fondé sur le mauvais effet du long usage des viandes salées : mais le sel pris avec des viandes fraîches est une chose différente, et je remarquerai que le sel et l'eau fait une excellente lotion pour la bouche et est un préservatif contre les maux de dents. Rien aussi n'est meilleur pour se laver le visage et faire disparoitre plusieurs especes de boutons, sans injurier la constitution.

d'une bonne santé, que ses boyaux soient plutôt referrés qu'autrement, qu'elle ne soit point sujette aux affections nerveuses, ni disposée à avoir ses regles quand elle nourrit. Les marques principales d'un bon lait sont qu'il soit délié, d'une couleur bleuatre, doux et abondant, s'il est nouveau et audeffous de six mois il n'en est que meilleur. Son bout de sein doit être petit mais non pas trop court, et le sein rond et proéminent. Elle doit avoir les dents bonnes, au moins les gencives saines et vermeilles. Elle sera parfaitement sobre et ayant en averfion les liqueurs fortes, dont les jeunes femmes bien portantes n'ont aucun besoin pour avoir beaucoup de lait. Elle sera propre dans sa personne, d'une humeur égale, soigneuse, aimant les
 enfans



**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

13 128 125
132 122
120

01

enfans, qu'elle dorme peu la nuit ou au moins qu'elle ne soit pas sujette à souffrir dans sa santé quand elle est privée du sommeil ; et je ne puis m'empêcher d'ajouter qu'elle n'ait pas la manie de prescrire des remedes : car il arrivera que dans un tems ou un autre il en sera peut-être administré d'impropre à l'enfant, et à son grand préjudice.

Avant d'étendre mes observations sur l'objet de sevrer les enfans, il n'est pas sans doute hors de propos de donner quelques avis sur la diete convenable que doivent observer les femmes qui nourrissent, et sur cet article on doit constamment faire attention à la constitution et à l'habitude. En faisant l'allouance raisonnable pour ces objets, on peut dire en général que le lait, le bouillon et
les

les sôupes blanches, les poudings communs, les viandes de digestion facile et un mélange convenable de végétaux, suivant les circonstances, conviendront aux femmes qui nourrissent, mais qu'elles doivent éviter les liqueurs spiritueuses et ne faire usage que de boissons délayantes, avec une proportion raisonnable de liqueurs plus généreuses. Quant à l'article des végétaux, il faut particulièrement consulter la constitution et l'habitude. Quand les végétaux ou même les acides s'accordent avec le tempéramment de la mere ou de la nourrice, je crois que les enfans n'en souffriront pas, mais qu'au contraire, le lait étant par là rendu plus délié et plus rafraichissant en deviendra plus nourrissant et plus salulaire, attendu

attendu qu'il sera d'une digestion plus facile.

L'age propre pour sevrer un enfant se regle sur les circonstances et l'état de l'enfant, il doit être en bonne santé, avoir le corps réglé et avoir percé au moins quatre dents, ce qui n'arrive ordinairement pas avant qu'il ait douze mois. Et on observe ici qu'une femme bien portante, qui allaite son propre enfant et qui prend un exercice convenable, deviendra rarement enceinte avant ce tems. Ce n'est donc pas s'éloigner du sujet devant nous, si nous disons que les enfans, en général, ne doivent pas être sevrés beaucoup plutôt qu'à cette époque, en faisant toujours les allouances convenables pour toutes exceptions justes aux règles générales.

Il est généralement inutile de
faire

faire aucune préparation lorsque l'on veut sevrer les enfans, comme de les accoutumer à manger d'avance, quoiqu'on en fasse une excuse pour bourrer les enfans qui têtent encore d'une nourriture indigeste. J'ai vu plusieurs meres se tourmenter inutilement de la crainte qu'elles auroient beaucoup de difficulté à sevrer leurs enfans, parce qu'elles ne pouvoient les obliger à manger quand ils avoient huit à dix mois et qu'ils têtoient encore. Mais j'ai toujours vu de tels enfans se sevrer et manger aussi bien que les autres, aussitôt qu'ils étoient entierement privés du sein. Je n'ai donc aucune crainte à cet égard, et serois heureux si ce que je peux dire de ma propre expérience, devient un moyen tendant à diminuer l'inquiétude des parents.

à

à cette occasion, et contredire, s'il est possible, une opinion encouragée par plusieurs écrivains ; opinion nullement fondée en fait, mais qui a souvent produit beaucoup d'inconvéniens et de mal. Je n'entends pas pour cela dire qu'un enfant de huit ou dix mois souffrirait, ou qu'il ne recevrait pas souvent quelque avantage, en recevant une fois par jour une nourriture d'une nature plus solide que le sein, ainsi que je l'ai déjà dit ; mais quand les enfans sont sevrés plus à bonheur et nourris de cette manière presque depuis la naissance, seulement dans cette vue de les sevrer, ce qui est souvent le cas, ils en peuvent souffrir d'une manière essentielle.

Lorsque l'on vient de sevrer un enfant, une grande partie de sa
nourriture

nourriture doit être le lait, avec des poudings, du bouillon et très peu de viande ; et on ne doit jamais dès le commencement lui donner à manger, ou même souffrir qu'il boive la nuit, en supposant qu'il soit sevré à un âge convenable. Si on lui donnoit seulement à boire pendant quelques nuits, il en résulteroit que l'on auroit la peine et le trouble de le sevrer deux fois, et si on continuoit de le faire boire la nuit, le repos de la mere en sera troublé et l'enfant acquerra l'habitude de toujours désirer de boire ; dont la conséquence sera un gros ventre, des boyaux relachés, une débilité générale, une foiblesse dans les articulations et tous les symptomes de la nouëre. La nourrice ne doit donner à manger à l'enfant que quand elle va se cou-

G

cher,

cher, ce qu'elle peut faire ordinairement sans le réveiller ; et tandis que l'enfant semble jouir, dans son sommeil, du repas qu'on lui présente, la nourrice, et encore plus la mère, est agréablement occupée, en observant avec qu'elle avidité l'enfant reçoit sa nourriture, et le repos dont il jouira pendant plusieurs heures après, ce qui me porte naturellement à considérer l'article ci-après, savoir :

Le sommeil et la veille.

Après ce qui a déjà été dit sur cet article dans mon premier traité, il sera seulement nécessaire d'observer que les enfans vigoureux dorment beaucoup pendant les trois ou quatre premiers jours de leur naissance, parce

parce que probablement ils y ont été accoutumés auparavant. On ne doit pas cependant leur continuer cette habitude pendant le jour, mais on doit l'interrompre graduellement. Et d'ailleurs, si on ne les laisse pas dormir, ils y feront moins portés qu'on ne se l'imagine généralement, et ils prendront en conséquence beaucoup plus de repos pendant la nuit, ce qui est avantageux à l'enfant et à la mere qui, lorsqu'elle nourrit, sera moins troublée dans un tems où elle même exige particulièrement ce soulagement.

C'est pourquoi, quand des enfans sont sans sommeil la nuit, on doit les tenir plus éveillés pendant le jour, et leur donner autant d'exercice que possible, et cet exercice peut être assez considérable, quelques jeunes qu'ils

puissent être, comme on le dira plus au long, en jouant avec eux, les sautant sur les genoux ou les amusant de toute autre manière ; et quand ils sont plus vieux, par toute espèce d'exercice qu'ils sont capables de supporter. L'enfant contractera bientôt, par cette disposition vive et ennemie du repos, particulière à l'enfance, l'habitude d'être souvent réveillé pendant le jour. Par ce moyen on évitera un autre mal, celui de tenir un enfant couché pendant le jour, plusieurs heures de suite, chargé de ses habillements et en outre de couvertures épaisses dans un lit mou on dans son berceau.

Mais quoique je soye certain que ces avis ne seront pas inutiles, je suis également satisfait que plusieurs enfans ont beaucoup moins de sommeil qu'il ne leur en

faudroit, comme j'aurai présentement occasion de le remarquer. Mais alors ce manque de sommeil, et particulièrement dans la nuit est souvent la conséquence de quelque mal éprouvé par l'enfant. Je me suis cependant suffisamment étendu sur cet article dans la première partie de cet ouvrage à la quelle je réfère le lecteur.

Avant de finir, je remarquerai que la coutume de placer les enfans sur le dos, soit dans le berceau ou dans le lit, est tout-à-fait impropre, car par ce moyen l'humeur superflue, qui s'amasse dans la bouche, et qui dans le tems des dents est très considérable, ne peut se décharger librement et tombera dans l'estomac, où son abondance occasionnera plusieurs maladies. On doit donc coucher

enfans sur le côté, particuliere-
ment le droit, comme étant le
plus favorable pour débarasser
l'estomac de ce qu'il contient ;
et l'on observera que les enfans,
quand ils sont assez forts, se tour-
neront d'eux-mêmes sur le côté
par une espece d'instinct, à moins
qu'ils n'en soient empêchés par
la pesanteur ou l'embaras de leurs
vêtemens ou les couvertures du
lit ou du berceau.

La principale apologie offerte
pour la gêne que l'on fait ainsi
éprouver aux enfans, est la crain-
te qu'ils ne tombent ou qu'ils ne
se retournent sur le visage. Mais
c'est plutôt une apologie pour le
défaut de cette attention constante
que l'on ne doit jamais leur é-
pargner quand il est possible.

Il ne me reste plus, sous cet
article, qu'à dire quelques mots
sur

sur l'usage du berceau contre lequel la plûpart des écrivains se sont écriés. Il n'y a certainement pas de doute que la coutume de coucher les enfans avant qu'ils soient endormis, et de les bercer dans le jour ou le soir, quand ils vont faire leur nuit, sera l'occasion qu'ils seront plus réveillés pendant la nuit, ou qu'ils exigeront le mouvement du berceau toutes les fois qu'ils ne dorment pas. Mais je croirai toujours qu'il y a quelque chose de naturel et d'agréable, dans le mouvement onduleux du berceau, si on en fait un usage raisonnable, et que ce mouvement soit conforme à celui auquel ils ont été accoutumés avant leur naissance, étant alors pour ainsi dire suspendus et accoutumés à se mouvoir ou à être balancés dans un doux fluide

e.
le
er
t ;
s,
ur.
ôté
ins
par
urs
du

erte
ainfi
ain-
s ne
Mais
r le
ante
ar é-

cet
mots
sur

à chaque mouvement de la mere, et même durant son sommeil par les effets de sa respiration. Désirant donc suivre la nature, comme je le fais toujours, je ne puis sur le tout que donner mon opinion en faveur du berceau. § Au moins pouvons-nous dans des choses d'une aussi petite conséquence errer sans danger, et chaque mere peut être sûrement guidée par ses propres idées et par ce qu'elle croira le plus convenable. Si l'enfant que l'on a bercé pour dormir pendant le jour, attend qu'on le fasse encore quand il se réveille la nuit, il ne

§ Les objections que font les derniers écrivains contre cette opinion ne peuvent aller que contre l'abus que l'on fait du berceau, en berçant les enfans trop rudement, ce qui les secoue autant que des voyageurs dans une voiture de poste.

sera pas difficile d'y trouver un substitut, et d'ailleurs la mere semble machinalement se porter à agiter son enfant en le frappant sur le dos et le balançant, soit qu'il dorme sur son sein ou dans ses bras, toutes les fois qu'il paroît se réveiller prématurément, J'ajouterai seulement sur ce sujet, ce qui ne sauroit être trop recommandé, que quelqu'éveillé que l'enfant soit pendant la nuit on ne peut lui faire plus de mal qu'en lui donnant quelque opiat, tel que le cordial de Godfrey, du syrop de pavots et autres somniferes, afin de le faire dormir, ce qui arrive toujours, parce que la nourrice y trouve son avantage, quoique cela ne soit aucunement nécessaire à l'enfant. Ce seroit donc une bonne regle à introduire dans la Chambre des enfans, qu'il

y fut défendu de leur donner aucune espèce de médecine, sans une permission expresse. Et à l'égard du défaut de sommeil, ainsi que nous l'avons déjà observé dans un autre endroit, c'est seulement un simple symptôme qui devrait être traité suivant les causes, mais en général on peut dire que rien ne peut contribuer si sûrement et si efficacement à leur procurer ce repos naturel que l'exercice que nous allons plus au long considérer sous le chapitre suivant.

Mouvement et repos.

C'est seulement le premier de ces objets qui reclamera beaucoup de notre attention, attendu que les enfans doivent être rarement en repos, excepté dans le sommeil ;

sommeil ; et il est heureux pour eux que ce p^rincipe actif, dont la nature les a doués, soit si fort. L'exercice, comme l'air, est d'ailleurs d'une telle importance aux enfans qu'ils ne peuvent être véritablement heureux sans cet exercice ; mais on doit seulement prendre garde qu'il soit proportionné à leur age. Le premier exercice, comme il a été déjà dit, consiste à frapper doucement sur le dos de l'enfant après qu'il a mangé, à l'agiter et à le balancer doucement de haut en bas dans les bras, prenant soin de ne pas le balloter trop haut ; les enfans étant très susceptibles de crainte, et cela pouvant les faire tomber en convulsions. Un autre exercice adapté à cet age tendre et du plus grand avantage, est de les frotter avec la main. Cela doit être

être fait par tout le corps, au moins deux fois par jour quand on habille l'enfant ou qu'on le deshabille, et on doit continuer le frottement pendant quelques minutes, attendu qu'il en est réjoui, ce qu'il montre constamment en étendant ses petits membres et les poussant contre la main, avec un rire expressif de la satisfaction qu'il éprouve. On peut répéter cet exercice toutes les fois qu'on le change de couches, en frottant les membres inférieurs et chaque partie qui se rencontre sous la main.

Quand les enfans sont plus vieux, on augmente l'exercice à proportion, et comme il a été observé, on ne doit jamais les porter sans les agiter, mais les bras qui les supportent, doivent toujours être en mouvemens, aussi
longtems

longtems que la nourrice pourra le faire. Car nous avons remarqué que les enfans se plaisent dans un mouvement continuel, et cette activité leur est donnée par la nature pour les fins les plus sages, et ne doit être en aucune maniere contrariée. Et si je fais cette remarque, c'est que j'ai vu porter négligemment des enfans bien portants de maniere à ne leur procurer aucun exercice et à les empêcher de se donner eux-mêmes aucun mouvement, ce qu'un enfant vif s'efforcera toujours de faire. Et d'ailleurs, la maniere de porter un enfant est de plus d'importance qu'on ne l'imagine ordinairement; car l'enfant peut en contracter des habitudes qu'il n'abandonnera pas volontiers, et peut devenir rachitique lorsqu'il est mal tenu dans
les

les bras, aussi bien que s'il reste couché dans son berceau.

Quoique j'aye déjà beaucoup dit sur cet article, je ne puis le finir sans laisser échapper un avis ou deux, qui s'appliquent particulièrement aux femmes, qui, outre les infirmités communes à l'autre sexe, ont encore la tâche pénible de mettre des enfans au monde. C'est l'avantage de la classe inférieure que j'ai ici principalement en vue, quoique la précaution ne soit pas entièrement inutile dans les autres. Un grand nombre d'accouchemens laborieux et fatals, dont j'ai été témoin, m'ont porté à regarder avec une espece d'horreur une petite fille nouée et contrefaite, dont la négligence ou l'ignorance de la mere et de la nourrice accumuleront sur elle des souffrances
et

et des dangers qui se rencontrent déjà en assez grand nombre dans les accouchemens ordinaires, malgré tous les avantages de l'art et d'une bonne conformation.

C'est pourquoi, depuis l'âge de deux ans, et même plutôt, doit-on y faire particulièrement attention ; et, outre les précautions ordinaires, empêcher les filles de s'asseoir pendant des heures entières sur un siege trop bas ; d'où il arrive que cet assemblage d'os appelé le pelvis et le bassin, est pressé entre les extrêmité inférieures, et la partie la plus basse de l'épine du dos vient à croître contre l'ordre naturel. Les conséquences de ce changement de conformation ne peut manquer d'être la cause de beaucoup de douleurs et de dangers dans l'accouchement, et devient

devient fatal également à la mere et à l'enfant.

Je fais que dans la classe la plus pauvre on n'est pas toujours dans la situation de procurer aux enfans tout l'exercice dont ils ont besoin ; cependant on doit leur en laisser prendre par eux-mêmes autant que possible, en les laissant se trainer sur le plancher près d'une porte ou d'une fenêtrte ouverte, au lieu de les obliger de rester couchés ou de se tenir assis cloués dans une chaise.

On espere qu'il ne sera pas nécessaire de faire aucune apologie pour des remarques aussi évidentes, puisqu'on ne doit rien épargner lorsqu'il s'agit de prévenir les conséquences qui sont ici démontrées, et on ne sauroit trop dire afin d'inculquer la bonne maniere de soigner les enfans,
et

et spécialement la nécessité de l'exercice, si essentielle pour en assurer le succès.

Il peut être à propos d'examiner ici, à quel âge on peut mettre les enfans sur leurs pieds, point sur lequel on differe considérablement ; mais je crois qu'il ne faut que suivre la nature dont le progrès est toujours graduel ; en l'imitant nous nous écarterions rarement de ses intentions. Si nous examinons un enfant bien portant, il est, comme nous l'avons dit, toujours en mouvement. Aussitôt qu'il acquerra de la force ; il se supportera de lui-même, par le moyen de ses mains et de ses pieds, et se traînera partout où il pourra le faire ; par cet exercice il acquerra bientôt une augmentation de force ; et toutes les fois qu'on le tiendra dans

dans les bras, et qu'il sera débaras-
sé du poids de ses habillemens,
au tems qu'on l'habille et le des-
habille, il fera naturellement ses
efforts pour se trainer le long du
corps de sa mere ou de sa nour-
rice, et par cette maniere de
mouvoir ses membres, et par la
façon dont il se tiendra dans leurs
bras, il fera voir les progrès qu'il
aura faits. Aussitôt qu'il est
assez fort, il aura bien vite acquis
une connoissance suffisante pour
marcher de lui-même, et ne l'esla-
yera jamais qu'il ne soit capable
de le faire. On pourra alors en
toute sûreté, lui permettre de
suivre son inclination, à moins
que l'on ne craigne pour la droi-
ture de ses membres ; mais je
crois que je puis défier qui que ce
soit de produire un seul exemple
que les jambes d'un enfant se se-
roient

r
f
d
n
e
ch
n
de
qu
de
ter
tio
tra
da
ve
n'd
la
du
Et
de
fay
pie
ré
je

roient courbées, pour l'avoir laissé marcher lorsqu'il étoit disposé d'en faire l'essai. Le mal est que nous engageons les enfans à cet essai, par le moyen de lisieres, de chariots et autres inventions qui ne sont calculées que pour assister des nourrices paresseuses; ou, ce qui est réellement pitoyable, afin de laisser aux pauvres gens le tems de vaquer à leurs occupations, lorsqu'ils sont obligés de travailler pour leur pain. Mais dans tous les autres cas, ces inventions sont impardonnables et n'ont été mises au jour que par la paresse ou l'ignorance qui produisent les plus grands maux. Et alors, par forme d'excuse, on demande à quel âge on peut essayer de mettre un enfant sur ses pieds, question qui ne peut se résoudre que de la manière que je l'ai fait—laissons les enfans à

H

eux

eux-mêmes, et ils feront eux-mêmes la réponse quand il le faudra.

Il a été dit, cependant, par un écrivain sensible, que les jambes des enfans ne se courbent point, en les mettant de trop bonne heure sur leurs pieds, et il demande si les animaux ont les jambes croches, quoiqu'ils se tiennent debout dès le moment de leur naissance. Mais les cas sont certainement bien différens; la nature a voulu que les quadrupèdes et les oiseaux vissent à se tenir de bonne heure sur leurs pieds, et il étoit nécessaire que cela fut ainsi. Ils sont donc conformés en conséquence, leurs os ayant assez de consistance dès le moment de la naissance: mais ce n'est en aucune manière le cas avec l'espece humaine, on ne peut donc en tirer aucun argument sans

sans faire de grandes distinctions, en ayant égard à l'état et à la situation des enfans, ainsi que nous l'avons déjà remarqué.

J'ai été singulièrement charmé d'une remarque du docteur Buchan, sur la nécessité de procurer de l'exercice aux enfans des pauvres, que les personnes de cette description n'ont pas le tems de leur donner. Le bon sens et la philanthropie qu'elle manifeste, aussi bien que le désir d'en faire connoître les particularités, seront, je me flatte, une apologie suffisante pour la transcrire ici, attendu qu'elle s'applique parfaitement à mon sujet. Et quoique je ne puisse me flatter, qu'à cette époque, le gouvernement, quelque bien disposé qu'il soit, adoptera sur sa recommandation ou la mienne, le plan qu'il indique, il est néanmoins au

pouvoir des personnes de fortunes, soit à la ville ou à la campagne, de lui donner une influence considérable ; si particulièrement on donnoit une récompense double pour les enfans qui jouiroient d'une bonne santé. Voici les mots du docteur :

“ Si on pouvoit intéresser les
 “ pauvres à la préservation de
 “ leurs enfans, nous en perdriens
 “ très peu. Un petit premium
 “ donné chaque année aux fa-
 “ milles pauvres, pour chaque
 “ enfant qu'ils auroient vivant
 “ à la fin de l'année, sauveroit
 “ plus de vies que si tout le
 “ revenu de la Couronne étoit
 “ dépensé à cet effet sur les
 “ hôpitaux. Cela feroit que les
 “ pauvres regarderoient la fer-
 “ tilité comme une bénédiction,
 “ au lieu que plusieurs la re-
 “ gardent comme le plus grand
 “ malheur

“ malheur qui puisse leur arriver”, et je puis ajouter :
 envoient la mort de leurs enfans
 comme le plus grand bonheur.

Il y a très peu à dire sur
 l'article du repos; les irrégularités
 sur cet objet étant bien moins
 nombreuses et importantes que
 sur l'article de la veille. Il me
 suffira de les remarquer, lorsque
 l'on engage mal à propos les
 enfans à continuer en action
 quand ils se sentent fatigués, et
 qu'on les tient hors du lit après
 une certaine heure. Les enfans
 en santé ne désireront jamais de
 rester en repos, quand ils n'en
 sentiront pas le besoin, encore
 moins de se coucher à une heure
 qui n'est pas de saison, mais on
 doit se ressouvenir que de jeunes
 personnes ont besoin de plus de
 sommeil et d'être plus longtems
 dans une posture horizontale que

les adultes ; car, quoiqu'ils se levent ordinairement plus à bonne-heure, ils vont se coucher proportionnellement beaucoup plutôt, étant disposés à dormir presque aussitôt qu'ils sont tranquilles ; et cela leur est naturel et démontre combien l'exercice est avantageux.

Si je n'avois déjà beaucoup excédé les bornes que je m'étois proposées, je pourrois dire quelque chose sur la maniere qui rend l'exercice si avantageux aux enfans. J'observerai, cependant, qu'il tend à pousser le sang à travers les petits vaisseaux et à les déployer de la maniere que la nature le désignoit, afin d'avancer la croissance de l'enfant, tandis qu'il préserve le sang dans un état convenable de fluidité, et promouvoit les sécrétions et les excrétiens, objets que nous nous proposons de considérer.

Retention et excrétion.

Tout lecteur qui connoit la médecine sera persuadé que la santé dépend nécessairement de la juste proportion entre la nourriture que nous recevons journellement et les différentes sécrétions du corps. Ces sécrétions varieront suivant la diete, l'age et le genre particulier de vie de chaque individu. Les excrétions des enfans, la transpiration insensible exceptée, sont principalement par les selles et les urines, mais cette dernière n'est pas sujette à beaucoup de dérangements. On dira donc seulement que la rétention d'urine n'arrive principalement qu'après la naissance, et qu'on l'arrête ordinairement en appliquant une vessie d'eau chaude sur le ventre et en le frottant doucement avec un peu d'eau-de-

vie chaude ; on un oignon et donnant un clystere, et si cela n'a pas l'effet désiré, on met l'enfant, jusqu'à la poitrine, dans un vaisseau d'eau tiède et on lui donne un peu d'acthæa ou de thé de persil adouci avec du miel, en y ajoutant quelques gouttes d'esprit d'æther nitreux, ce qui produira la guérison dans le cours de quelques heures, à moins qu'il n'y ait mauvaise conformation des parties ; quoiqu'il se soit trouvé des cas où les enfans n'ont rendu aucune urine, l'espace de quatre jours, sans beaucoup d'inconvéniens. Quelqu'uns des vieux écrivains ont aussi parlé de l'incontinence d'urine provenant de la foiblesse du sphincter ou col de la vessie, mais je n'ai jamais rencontré semblable cas dans l'état de l'enfance. Ils prescrivent pour cette maladie l'agri-
moine

moine et le myrthe et ordonnent des fomentations astringentes de vin rouge au ventre, au pirenée et aux lombes.

Mes observations sont donc bornées aux boyaux qui demanderoient ici l'attention la plus scrupuleuse, si je n'avois discuté dans la première partie de cet ouvrage tant d'objets qui y sont relatifs. Il seroit donc inutile de dire autre chose que de faire ressouvenir les lecteurs, que les enfans sont rarement pour long-tems en santé, quand ils n'ont pas deux ou trois selles par jour: Quand ils en auroient d'avantage pendant les trois premiers mois, si l'enfant est au sein; et que la nourrice aye bien du lait, il en profitera d'avantage. Ses selles doivent être déliées, jaunâtres, sans motons ou matieres caillées, et doivent être rendues sans

H 5 coliques

coliques. D'un autre côté si l'enfant n'est pas élevé au sein, le danger se trouve généralement dans l'autre extrême, les enfans étant disposés à avoir des devoimens avec coliques, causés par la nature acide et souvent indigeste de leur nourriture, principalement si on les élève à la cuillère. Les enfans requierent donc l'attention la plus vigilante, quand leurs boyaux sont relachés ; et on doit leur changer de nourriture, ainsi qu'il est prescrit sous le titre du dévoiment.

Des passions de l'esprit.

Dernier article au nombre de ceux que l'on nomme *non-naturels* et sur lequel je serai bref, les enfans ayant le bonheur d'en être peu affectés. Cet article ne les regarde donc que quant à leur
maniere

maniere d'exprimer ces passions, et principalement lorsqu'ils rient ou qu'ils crient. Si le rire dans les enfans est retenu trop longtems ou qu'il soit trop violent, il peut occasioner le hocquet, et peut, dit-on, les jetter dans les convulsions. Les cris sont certainement plus dangéreux, en ce qu'ils occasionnent souvent des convulsions ou la rupture ; et on doit prendre garde à tous excès, soit dans un cas ou dans l'autre. Les cris modérés, et qui ne sont pas trop fréquents, ne sont pas cependant allarmans ; et d'ailleurs une variété de considérations me portent à croire que cette expression de passions dans les enfans est non seulement beaucoup moins malfaisante en elle-même qu'on ne le croit généralement, mais qu'elle est à certains égards salutaire. Nous
avons

savons que les premiers cris des enfans sont de cette espece et qu'ils ne sortent du paroxisme de quelques maladies (comme nous l'avons mentionné à l'égard de la croupe) que par un effort de ce genre. Il est aussi évident que la santé dépend beaucoup de la libre circulation du sang à travers les poumons, et de leur extension qui résulte de la dilatation des vaisseaux bronchiques ou vaisseaux d'air qui les traversent. Mais, comme les enfans sont incapable de se donner aucun exercice, ni même de recevoir celui qui tend à opérer un tel effet, j'ai regardé les cris comme un effort que la nature a sagement substitué à la place de cet exercice. J'ai toujours conçu que ce qui est réellement naturel est toujours raisonnable, quoiqu'on puisse abuser de toute chose, et excéder les di&ées

dictées les plus sages de la nature. Je suis cependant persuadé qu'en apaisant les enfans par des moyens impropres et particulièrement en les étouffant de nourriture, lorsqu'ils n'ont pas faim, (usage contre lequel on s'est tant écrié) occasionnera beaucoup plus de mal dans des milliers d'instances, qu'il n'en peut résulter par les efforts de crier. Mais une nourrice qui peut de sang froid entendre un enfant crier, sans chercher à l'apaiser par tous les moyens convenables, est un monstre sous la figure humaine, incapable d'être chargée du soin d'aucun être animal, encore moins d'une créature tendre et sans défense, dont le seul langage, pour exprimer ses besoins ou ses souffrances, est celui des pleurs.

Je ne puis m'empêcher d'abuser du tems du lecteur, en faisant encore

encore une apologie pour avoir pesé si longtems sur cet article, aussi bien que sur plusieurs autres ; mon motif a été le desir d'instruire, quoiqu'en plusieurs occasions, au risque de déplaire. Et quant à mes belles lectrices qui me feront l'honneur de consulter cet ouvrage, j'ai tâché de diminuer leurs craintes quand elles m'ont paru inutiles, et toutes les fois que je n'ai pu leur offrir d'autres remèdes.

Je conclurai par observer que, quoique les passions concernent très peu le enfans, elles regardent très essentiellement la nourrice qui doit chercher à conserver en tout tems, ses esprits aussi calmes que possible, et doit être extrêmement soigneuse de ne pas mettre l'enfant à son sein lorsqu'elle est sous l'influence de quelque passion violente, de quel-
qu'espece

qu'espece qu'elle puisse être. Et je me croirai bien récompensé du trouble que j'ai pris, si cet avis, et les autres que j'ai donnés, contribuent à affoiblir les dangers de l'enfance et la fatalité malheureuse qui l'environne, et diminuent l'anxiété de la tendre mere, qui après avoir mis au monde avec douleur son précieux fardeau, se trouve accablée de nouvelles angoisses lorsqu'il lui est enlevé par une mort prématurée; événement que l'art et le bon soin peuvent prévenir, comme l'expérience me garantit de le dire : alors la tendre mere aura moins d'occasions de se lamenter, tandis que ses jeunes enfans acquerront et la croissance et la santé.

FIN,

RECETTE POUR QUELQUES
POUDINGS.

Pouding au pain bouilli.

Faites bouillir du pain blanc et du lait, laissez refroidir et battez dedans quatre œufs dont vous aurez laillé deux blancs. Mettez le tout dans un vaisseau de demie chopine que vous aurez frotté de beurre, ensuite mouillez le linge qui enveloppera le pouding et soppoudrez de fleur la partie qui couvre le vaisseau. Attachez le linge bien ferré, et mettez le dans une fassépane, avec l'eau bouillante et laissez bouillir une demie heure, le soulevant de tems en tems, afin qu'il ne s'attache pas à la fassépane. On retire ensuite le pouding que l'on met sur un plat avec un peu de sucre dessus.

Si c'est pour un enfant, deux œufs suffisent, en laissant un blanc. Si l'enfant est resseré,

l'a
Co

qu
épa
vot
est
vai
rez
jusq
ne e
une
suffi

F
bien
un
s'am
ce q
Met
qu'i
ding
Lai
stan

l'addition de quelques raisins de
Corinthe sera très convenable.

Pouding au vermicelle.

Mettez autant de vermicelle
que vous croirez suffisant pour
épaissir le lait qui doit remplir
votre vaisseau. Quand le tout
est bouilli, frottez de beurre le
vaisseau dans lequel vous le verse-
rez. Mettez le ensuite au four
jusqu'à ce qu'il soit cuit. Le four
ne doit pas être trop chaud, et
une demie heure de cuisson doit
suffire.

Pouding au ris.

Prenez du ris que vous laverez
bien, et faites le bouiller dans
un peu d'eau jusqu'à ce qu'il
s'amollisse. Egoutez le jusqu'à
ce qu'il n'y ait plus d'eau dedans.
Mettez ensuite autant de lait
qu'il sera nécessaire pour le pou-
ding que vous désirez faire.
Laissez bouillir jusqu'à la consi-
stance d'une gelée, et ensuite

mettez dans un plat que vous aurez frotté de beurre, et melez dans le pouding un peu de sucre, et vous le ferez cuire au four qui ne sera pas trop chaud. Deux cuillerées de ris suffisent pour une pinte de lait bouilli. On peut, si l'on veut, y ajouter quelques raisins de Corinthe, principalement quand un enfant est resseré.

Pouding aux pommes.

Faites une pâte légère avec une petite quantité de bon beurre. Roulez la pâte bien mince. Pelez quelques pommes, et si elles sont dures, vous les ferez étuver. Ensuite on les laissera refroidir un peu et on les enveloppera dans la pâte. Si on étuve les pommes, une demie heure suffira pour bouillir le pouding ; si au contraire les pommes ne sont point étuvées, il faudra une heure.

ous
elez
re,
qui
eux
our
On
uel-
nci-
est

avec
arre.
Pe-
elles
ver.
oidir
dans
mes,
pour
con-
point

X

